

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Cabinet du vrai Trésor](#)[Collection](#)[1606 - Cabinet du vrai trésor - Adrian Périer](#)[Item](#)[1606 - Adrian Périer - Cabinet du vrai trésor - BM Lyon](#)

## 1606 - Adrian Périer - Cabinet du vrai trésor - BM Lyon

**Auteurs : Bonefons, R.**

### Description matérielle de l'exemplaire

Format8°

### Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

174 Fichier(s)

### Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen\_1339

Titre longLE CABINET // DV VRAY // THRESOR. // [Marque typographique] // A PARIS, // Chez ADRIAN PERIER, ruë S. Iacques à // la boutique de Plantin // [-] // 1606. // Auec Priuiege [sic] du Roy.

Imprimeur(s)-libraire(s)Périer, Adrian

Date1606

### Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et coteLyon (Fr), Part-Dieu, Silo ancien, 302521

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation[Bibliothèque municipale de Lyon](#)

Sources de la numérisation[numelyo](#)

Type de numérisationNumérisation totale

Autres exemplaires localisés

- Paris (Fr), Bibliothèque nationale de France, Tolbiac [RES P-R-809 et Arsenal 8-S-2468](#). Voir [la notice ThRen](#) de l'exemplaire.
- Paris (Fr), Bibliothèque Sainte-Geneviève, Magasin Fonds ancien, [8 Z 7419 INV 10853 FA](#)
- Paris (Fr), Bibliothèque Mazarine, [8° 27908-3](#)

# Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesAnnotations manuscrites et dessins sur [une page intermédiaire](#).

## Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : numelyo.bm-lyon.fr
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

## Citer cette page

Bonefons, R, 1606 - Adrian Périer - Cabinet du vrai trésor - BM Lyon, 1606

Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1339>

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 04/12/2016 Dernière modification le 10/10/2024

# LE CABINET

DV VRAY 302521  
THRESOR.



A PARIS,

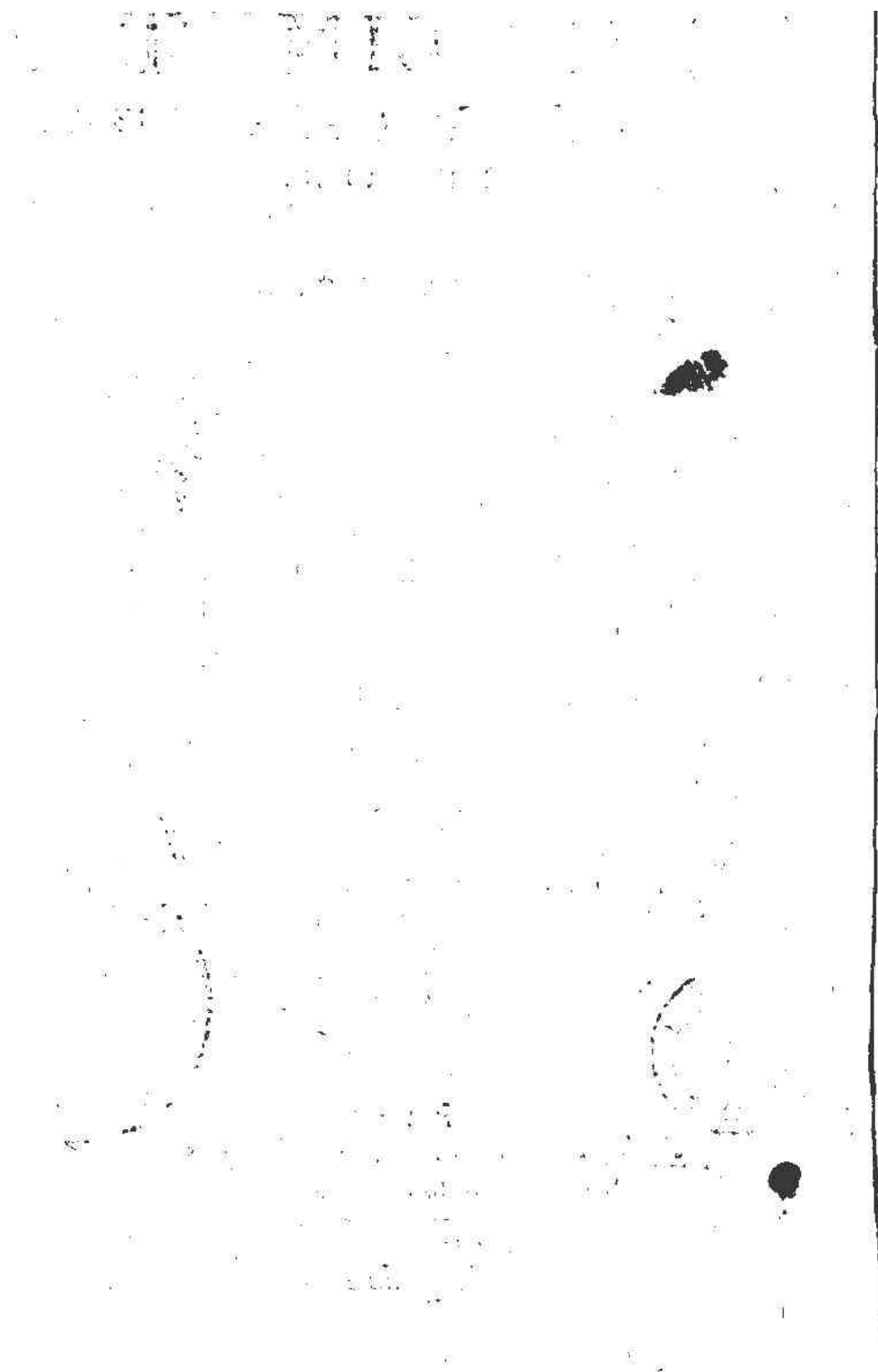
Chez ADRIAN PERIER, rue S. Jacques à  
la boutique de Plantin

1606.

Avec Privilege du Roy.

1197

Digitized by Google







A MONSIEVR  
MAXIMILIAN  
DE BETHVNE, MAR-  
QUIS DE ROSNY, GOV-  
erneur pour le Roy de la Ville de Mante,  
& superintendant des Fortifica-  
tions de France.



MONSIEVR,  
les obligations que  
i'ay à Monseigneur  
vostre pere sont si  
grandes que ie n'e-  
spere pas de les  
pouuoir iamais ac-  
quiter. Si vou'drois ie bien tesmoi-

à ij

gner la recognoissance & l'hommage que ie desire de luy en faire toute ma vie. I'en eusse cherché le moyen chés moy : mais n'y pouuât rien trouuer qui fut digne d'acceptatiõ, ie me suis aduisé de recourir aux emprunts, & de me seruir du Bien d'autrui.

Lisant les bons Autheurs qui ont employé leur plume à dépeindre la beauté de la VERTU pour la nous faire aymer & suiure, i'ay pris d'eus les pieces dont est composé l'ouurage que ie vous presente. C'est donc du miel fait de la liqueur de diuerses fleurs. On ne trouuera rien à redire au fonds ny à la matiere. I'en ay de tresbons garens en ceux qui me l'ont fournie. Ce ne sont que Preceptes tres-certains, & Maximes infailibles pour paruenir à l'aquisition tant des vrayes Richesses, que du vray Honneur, & parfait Plaisir, par la Vertu. C'est pourquoy ie l'ay intitulé : LE

## CABINET DV VRAY TRESOR.

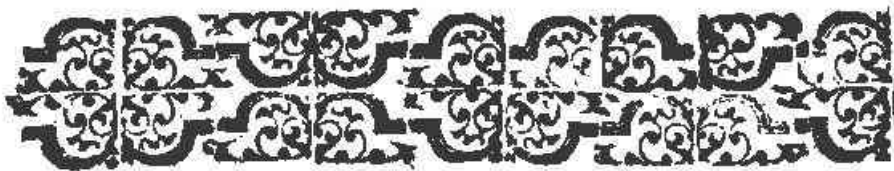
Je sçay bien MONSIEVR, que vous en aués vn beaucoup plus riche & pl<sup>9</sup> abondant en la personne de Monseigneur vostre pere, où sont toutes viues les Vertus qui ne se voient icy qu'en peinture & sur le papier. Toutesfois vous vous en seruirez comme on fait du pourtrait de la chose qu'on aime. Et si prendrés vous plaisir d'y contempler les Vertus qu'une genereuse nature, & louable nourriture a formé en vous. J'espere encore qu'il vous pourra donner quelque adresse à celles qui n'attendent qu'un aage parfait pour s'y accomplir. A tout le moins portera il sur son front le vœu que vous fait de sa personne pour iamais.

*Vostre tres-humble & tres-obeissant  
seruiteur*

*R. BONEFONS.*

à iij





# AV LECTEUR.



OMME ainsi soit que toutes choses dōt les hommes se trauaillēt en ce monde se reduisent à l'un de ces trois points : d'acquerrir Richesse, Honneur, ou Plaisir: il aduient neantmoins que la pluspart se trompēt ordinairement en l'élection des voyes pour y paruenir. Car au lieu d'y aspirer par la Vertu qui seule les pourroit conduire à la possession & iouissance des vrais & solides tréfors, hōneurs, & felicités qu'ils recherchent: Ils glissent au contraire volontairement dās la voye large & spacieuse du vice, qui

leur faisant apprehender par ces fau-  
ces persuasions les espines de la pau-  
vreté, du mespris, & de la douleur  
qui se rencontrent à l'entrée du che-  
min de la Vertu, les transporte fine-  
ment par sentiers delicieux dans les  
termes de l'Auarice, de l'Ambition, &  
de la Volupté, & en suyte les preci-  
pité finalement dans les inquietudes,  
miseres & douleurs qu'ils pensoyent  
éviter. Car les choses qui nous sem-  
blent estre vtilles, honnestes, & de-  
lectables sans la Vertu, sont rendues  
vicieuses, & par conséquent domma-  
geables & ignominieuses; si bien que  
le mal est lors plus dangereux que pl<sup>9</sup>  
il est masqué de l'apparence du Bien,  
qui n'est pas tel en verité, mais par  
erreur.

A ceste cause l'Argument de ce pe-  
tit traicté est prins de la fin à laquelle  
doivent tendre & viser toutes les a-  
ctions & operations des hommes,



pour ne se tromper au choix des  
vrayes Richesses, Honneur, & Plai-  
sir, qu'ils recherchent. C'est a quoy  
se rapporte tout ce qui est contenu  
en ce Cabinet du vray Tresor, diuisé  
en douze chapitres : Le Sommaire  
desquels est icy mis par ordre.

*I. Description de la Vertu, & sa propriété  
en l'homme. fol.1.*

*II. Diuision de la Vertu en quatre parties  
principales, de/quelles comme de leur sour-  
ce deriuent toutes les autres vertus sub-  
alternes. 19.*

*III Des choses requises pour acquerir la  
Vertu & rendre l'homme parfaitement  
vertueux. 27.*

*IV. Du premier effect que la Vertu pro-  
duit en l'homme, qui est la cognoissance de  
soymesme, pour l'humilier. 42.*

*V. Du second effect que la Vertu produit en  
l'homme, qui est la cognoissance du vice,  
avec les maux qui en procedent, pour le lui  
faire hayr & detester. 55*

- VI. Du troisieme effect que la Vertu produit en l'homme, qui est la Theorique & Pratique de se vaincre soy-mesme. 76.*
- VII. Du quatrieme effect que la Vertu produit en l'homme, qui est de luy mon-  
strer quel est son deuoir enuers tous hom-  
mes, pour s'en acquiter dignement selon sa  
vocation. 88.*
- VIII. Description du vray Honneur, &  
comme il se doit acquerir. 101.*
- IX. Description du faux Honneur, vray  
sujet des querelles. 115*
- X. Du pretendu fondement des querelles,  
dont le faux Honneur se sert pour auoir  
sujet de ruiner l'homme par soy-mesme. 126*
- XI. Description de la cholere, les maux qui  
en procedent, les causes qui la produisent,  
& les moyens propres pour la corriger, &  
par consequent euitier les contentions &  
debats. 134*
- XII. Description du vray & parfait Plai-  
sir dont la Vertu accompagne l'Hon-  
neur, pour combler l'homme de felicité. 140.*





## SONNET.

*Vous tous qui desirés Richesse, Honneur, Plaisir,  
Pour vivre Bien-heureux sur la machine ronde,  
Faites que vostre cœur ailleurs point ne se fonde  
Qu'en ces Divins Tresors qui ne peuvent perir.*

*Ces Biens ne sont pas Biens, lesquels on peut ravir,  
L'honneur qu'on va cerchant sur la terre & sur  
l'onde,  
Niles plaisirs qu'on prend dans les plaisirs du  
monde,  
Ne sont point permanens: c'est vn trompeux desir*

*Suivés donc la Vertu, vous trouverés en elle  
Richesse, Honneur, Plaisir de durée eternelle.  
Par elle vous serez parfaictement heureux*

*Quoy? voudriez vous perir avec la chose vaine,  
Et quitter le certain pour la chose incertaine?  
Faire ce change-là, c'est estre malheureux.*

---

S O N N E T  
Au Lecteur du Cabinet du vray  
Tresor.

*Vous qui voulés entrer au saint Tēple d'Honneur,  
Bouillonnans de valeur, & remplis de courage.  
Cen'est point par le vice, & par sō doux passage,  
Que vous y parviendrés: ce chemin est trompeur.*

*Suinés donc la Vertu avec constant labour:  
C'est la fille du ciel à qui pour heritage  
Et la gloire & l'Hōneur sont escheus en partage:  
Par elle vous serés conduits dans le bon-heur.*

*Mais où est, dirés vous, cete Guide sacrée,  
Pour de ce temple saint nous faire voir l'entrée,  
Et vers le vray Hōneur nous mener par la main?*

*La Voicy, suinés-la. Ce liure est son domaine.  
Par elle cet autheur au vray chemin rameine  
Ceux qui sont esgarés apres le monde vain.*

V. S. F. B.



# LE CABINET DV VRAY THRESOR.



DESCRIPTION DE  
*la Vertu.*

## CHAPITRE PREMIER.



LE Grand Marius fit des despoilles des Cimbres & Teutons qu'il vainquit, deux temples fort somptueux & magnifiques, qu'il fit construire à Rome, l'un ioignant l'autre, en la voye Appie (où est maintenant la porte appelée saint Sebastien) les dédiant à la Deesse Vertu, & au Dieu Honneur : afin que les soldats qui sortiroient de Rome, pour aller à la guerre se souuinsent de la vertu, & que par elle on passoit à l'Honneur, & non par autre voye.

A

Et afin que tous entendissent mieux le sens & la dedicasse des temples, il n'y fit faire que deux portes, en sorte que ceux qui alloiēt à la guerre ne pouuoient entrer au Tēple d'Hōneur, sinon par la porte de celuy de la Vertu, dās lequel estoit releuée en marbre vne Deesse riche en beauté, & poure en habits enuirōnée de beaucoup d'espines, pour signifier qu'on ne paruēt point à l'hōneur par les delices du mōde, mais plustost par les trauaux & difficultés innombrables qu'il faut surmōter par patiēce & perseuerāce au sentier espineux de la Vertu. Ses habits de peu de valeur mōstrent qu'elle dédaigne l'esclat & le lustre des pompes mondaines, & se loge plustost sous la poureté que sous la richesse. Elle veut l'ornement de l'ame, & non celui du corps.

Que si quelqu'un la pouuoit voir toute nue (dit vn Sage) il seroit incontinent espris de sa beauté: Mais parce que c'est vne fille du ciel indigēte des biens du mōde, & laquelle on ne peut caresser qu'avec l'esprit, ni l'épouser qu'avec les mœurs, peu de gens la recherchent, à cause que la sensualité & la cōuoitise sont en telle autorité parmi les hōmes, que la plus part ne veulent rien aimer que sous l'electiō d'un œil impudique, & au gré de l'auarice qui leur font plustost desirer le corps que l'esprit.

& les biens que la personne.

Mais si l'homme se pouuoit cognoistre, & qu'il se laissast conduire par la lumiere de la diuine raison, il verroit qu'il n'y a bien au monde que la Vertu, & qu'elle est seule puissante & ferme, au lieu que toutes autres choses ne sont que vanité.

Rien n'est à cōparer à elle : car son acquisition est suffisante à l'hōme pour bien & heureusement viure, sans rien emprunter d'ailleurs.

C'est par elle qu'il acquiert les vrais tresors qui ne peuuent perir par le temps, ni par aucun naufrage. Que le feu, ni le fer, ni la mort, ni l'enuie, ni aucū chāgemēt ne peuuēt raurir.

Elle empêche de conuoiter ce que le monde adore, les grandeurs, les richesses, les voluptés, & la vaine gloire. Elle mesprise la louāge & la flaterie des hommes, & demeure tousiours libre en elle mesme, faisant bien à vn chacun sans espoir d'autre prix que de se rendre agreable à Dieu, & d'effectuer choses dignes d'estre guerdonnées eternellemēt en l'autre vie par la liberalité diuine.

Aussi est-ce la seule qualité diuine & immortelle en nous, l'vnique heritage de l'ame qui lui cause sa felicité, & qui rend tousiours l'homme digne de vraye louange & gloire.

Son amour est sans crainte, sans enuie, sās

A ij



soupçon, sans artifice, rendant les âmes autant heureuses, qu'elles sont amoureuses de ces perfections. Qui plus l'affectionne plus la possède, & qui la sçait posséder iouit d'un tresor incomparable, entant qu'elle a cete propriété qu'elle sert de lumiere à la vie, de temperance aux mouuemens, de frein aux volontés, de patience aux iniures, & de consolation aux infortunes.

Ainsi donne-elle sans cesse repos & tranquillité d'esprit à tous ceux qui la possèdent, & leur fait trouuer toute sorte de vie douce, plaisante & agreable : Car elle porte avec soy son merite & sa recompense.

Que si nous luy pensions donner pour prix & pour vnique salaire les loüanges & les honneurs des hommes, nous nous priuerions du priuilege que nous auons de nous payer par nos mains au maniemment de ses biens, & changerions le repos qui nous en reuient en vn don de fortune, puis que ce salaire seroit sous la mercy & à la discretion des mortels. En quoy nous presterions conuoiteusement l'oreille à leurs voix applaudissantes, pour assouuir nostre vanité en nous flattant. D'ailleurs ce seroit vouloir prédre de la terre vn benéfice qui nous est assigné au ciel, & rendre la nature de la Vertu (qui est toute diuine) de condition terrestre.

Or la vertu a cete louable ialousie qu'elle veut estre parfaitement & vniquement aimée. Elle veut posseder nos volontés, pour euitier le peril de l'hypocrisie, pource qu'elle ne peut rien sans nostre consentement. Elle veut surmonter les vices qui la pourroient attaquer sous la faueur de la fragilité humaine: & pourrant veut-elle estre vnue en toutes les parties, afin de maintenir ses forces, & conseruer en nous le nom de Vertueux, dont elle nous honnore. Nom, duquel on est indigne tout aussi tost que malicieusement on se porte à quelque vice.

Car la Vertu en general est vne louable & constante Habitude, laquelle agissant en nous par la droite raison, imprime en l'Entendement la cognoissance du vray Bien; & en la Volonté l'election des choses selon qu'il est expedient & conuenable qu'elle les aime ou hayssé, fasse ou laisse, comme directrice de nos affections.

Cete description merite bien d'estre examinée. Elle nous doit cy apres seruir à distinguer le vray du faux, en la recherche de la iuste acquisition des Richesses, de l'Honneur, & du Plaisir, qui sont les trois points auxquels toutes les actions des hommes tendent & se reduisent. Je suis donc content de l'esclaircir le plus qu'il me sera possible.

A iij

Nous difons que la Vertu est vne habitude, parce que c'est vne qualité qui naist d'une action de la volonté & puissance appetitiue de l'Ame, qui estant souuent reïterée deuiét ferme & constante, si qu'elle incline la nature à appeter vne mesme chose, ou à la fuyr.

Pour rendre cete habitude louable, il faut qu'elle soit cōforme aux bōnes mœurs; & pourtant qu'elle s'exerce à modestie, humilité, chasteté, honnesteté, fidelité, humanité, de bonnairété, integrité, bonté, rondeur, verité, liberalité, recognoissance d'un bienfaict, patience en aduersité, & modestie en prosperité: fruiçts que la vertu produit en ceux qui se conforment à la nature.

De là s'ensuyt qu'elle ne se peut donner, ni receuoir en don. Il la faut acquerir par vn long & continuel exercice de commander à soy-mesme, & à ses affections, pour fuyure le bien sans interruption: dautant que la discontinuation engendré le vice.

C'est pourquoy l'Habitude doit aussi estre constante, pour surmonter routes difficultés par patience & perseuerāce, qui sont les deux aisles qui portent & enleuēt nostre entendement des choses basses, caduques & terrestres, à la pretension des hautes, permanentes & celestes, avec ferme resolution de les posse-



der, & sy tenir, sans varier. Car la perseuerance est la perfection & la consommation de toutes vertus: tellement que nul ne peut iamaïs bien estre ce qu'il n'est pas tousiours. On ne pourroit s'attribuer la prudence, la vaillance, la iustice, ni les autres vertus, qui ne les auroit constâment. Car la cabale de la raison enseigne que pour denoter vn agir parfait, il suffit de dire que c'est vn agir constant, parce que le vice est incapable d'arrest

Elle agit en nous par cete lumiere que la droicte raison apporte dans la conscience & dans l'esprit de l'homme, pour lui faire recognoistre que toutes choses bonnes & honnestes doiuent estre faites & suyues pour l'amour d'elles mesmes: & qu'on ne doit pas mesme penser, moins encore vouloir ce qui est mauuais, deshonneſte, & ignominieux; parce qu'il est contraire au BIEN, & à la VERITE, qui sont les deux colônes sur lesquelles la vertu est fondée & appuyée; & à proprement parler, les deux obieſts qu'elle se propose, & sur lesquels elle s'occupe.

Aussi auons nous dit qu'elle imprime en l'entendement la cognoissance du vray Bien. Or definissons nous le BIEN, ce qui est desiré de tous, pour estre aimable de soy, veu qu'on ne l'appeteroit point s'il n'estoit bon. Mais là

A iij

nature de ce qui est bon requiert aussi qu'il soit utile, honneste, plaisant, & agreable.

Celuy donc est bon qui est humain, facile, amy, debonnaire, courtois, gracieux, traitable, simple, ouuert, liberal, modeste, & qui monstre le bien qui est en luy par sa douce conuersation, operant sans cesse choses bonnes & utiles à vn chacun. Car la bonté ne peut estre sans dilection, non plus que le feu sans chaleur.

Au bien nous conioignons la verité, d'autant que c'est la baze de vertu, & que sur elle sont fondées toutes les choses qui sont, qu'il faut cognoistre, qu'il faut croire, dire, & faire, & sans laquelle rien ne peut subsister.

C'est vne lumiere qui est premierement tres-claire en soy-mesme, & laquelle quant & quāt esclaire & illumine les esprits de ceux qui la regardent & contemplent.

Le moyen de trouuer & de posseder cete verité consiste en inquisition, intelligence, & croyance. Car puis qu'elle est lumiere, c'est nostre faute, & non pas la sienne, si elle est cachée. Il faut donq s'enquerir d'icelle, la bien entendre pour y croire & demeurer en elle.

Or est-il que l'entendement qui est encore enueloppé & couuert de vices ne peut estre capable de la cognoissance de Verité, d'autant qu'ils bouchent l'entrée à toute cognoissance

& amour d'icelle, & detiennent l'esprit captif & asservi sous leur ioug. Mais comme la lumiere chasse les tenebres, & ne peut avoir rien de commun avec elles : aussi la verité chasse-t-elle l'ignorance, & ne peut rien avoir de commun avec le mensonge.

Elle découure ce qui est caché & incogneu. Discerne toutes choses par leur vraye & propre difference. Donne à cognoistre vrayement & certainemēt la nature de chacune, & ce qu'elle est pour en faire iugement asseuré. De là vient que ceux qui font mal craignent que leurs actions soient manifestées par la verité. Au contraire l'homme de bien est si constant & asseuré en sa confession, qu'on ne la luy peut faire renier ou desaduouier ; ains est tousiours prest de la signer de son sang.

La verité n'a point besoing d'aucun ornement ni d'ayde recherchée de dehors pour la recommander. Elle prend plaisir d'estre nuë, & peut beaucoup par sa simplicité. Elle ne peut estre renuersée par l'eloquence des faux tesmoins & calomniateurs : car par sa claire & luyfante nudité, elle les repousse & leur fait honte.

Elle peut bien estre combattuë, mais iamais vaincuë. Car estre vaincu, c'est estre destourné de sa premiere deliberation : c'est se changer,

ou perdre sa cause; ou bien estant abattu tomber en la puissance de son ennemy. Ainsi sommes nous vaincus par nos conuoitises pour quitter & abandonner le chemin de la Vertu. Celuy est vaincu de droit, qui perd sa cause en iugement. Celuy-là l'est aussi par ruse ou par force, qui estant surmonté en guerre deuient serf & captif de son ennemi.

Or si quelqu'un de ces inconueniens peut tomber en la verité, il faut confesser qu'elle peut estre vaincue. Mais elle ne peut estre chargée en sa substance, non plus qu'on ne scauroit faire qu'un vray or de pur alloy, ne fut pl<sup>9</sup> or. Il est vray que par la calomnie elle peut bien sous couleur de faulseté estre quelques-fois obscurcie & desguisée, mais elle ne pourra iamais estre tournée en mensonge : dautant que ce qui est, ne peut estre conuertty en ce qui n'est point.

Que si elle est poursuuie tyranniquement, elle peut bien estre forcée en la personne de ceux qui la suiuent; mais elle n'est nullement vaincue en soy : car elle ne peut estre reduite à la merci du mensonge son ennemy, ains demeure tousiours victorieuse, & triomphante. Parce que verité subsiste de soy, & se maintient en sa vigueur eternellement.

Ainsi pouuons nous dire, que la vertu est



vne habitude au Bien & à la Verité, qui ne se contente pas d'en imprimer la cognoissance en nostre entendement, ainsy conduit aussi nostre Volonté, que nous definissons cete libre & franche faculté de l'ame qui seule est en nostre puissance, par laquelle nous appetons le vray bien, & nous destournons du mal & du mensonge par l'adresse & conduite de la droite raison.

Il est vray que la nature de la volonté ne porte pas qu'elle puisse embrasser autre chose que le bien: car le mal n'est ni à vouloir, ni à desirer. Mais son malheur est, que le mal & le faux se desguisent & se contrefont, se presentans à elle en apparence du vray Bien: Et d'autre part les affections sortans hors de leur rang (qui est de luy obeyr,) l'emportent vers ce qui n'est qu'un vain & faux ombrage de bien. Elle a donc besoin d'estre esclairée de la droite raison, d'estre instruite & dressée par la Vertu au choix du bien, & à discerner le vray d'avec celui qui est faux & trompeux: bref à tellement regler & regir les affections, qu'elles la suivent & la seruent au Bien.

Car aussi les affections ne sont elles plantées en l'homme que pour nous resjoindre quand nous faisons bien comme trompettes du bien, & nous condamner quand nous faisons mal, cō-

me vengeresses du mal. Si qu'estans conuaincus en nous mesmes d'auoir mal fait, nostre conscience touchée du sentiment de son mal, se courrouce tout aussi tost contre nous mesmes, comme se voulant venger de nous par nous, engendrant par ce moyen en nous vne affection qui s'appelle honte, prochaine de cholere, qui nous punit nous-mesmes pour nous guerir.

A cete legitime cholere que nous auons en nous mesmes, s'adiouste la crainte du iugemēt d'autrui. Ainsi la honte & la crainte font cete passion qui estant empreinte au cœur y engendre l'habitude qui s'appelle vergoigne, le propre de laquelle est de craindre, non seulement le des-honneur & le reproche d'auoir malfait; mais aussi le iugement d'autrui, & le bruit commun.

C'est dōc ici la bride de la raison qui retient nostre volonté qu'elle ne decline ou perseuerer au mal ou en son erreur, & nous dresse & cōforme en cete habitude loüable pour nous faire marcher & aduancer constamment en tout ce qui est inseparablement conioint au iuste deuoir, captiuant les affections de nostre ame sous les règles moderées de ses loix.

Or est-il que l'homme à plusieurs affectiōs, comme l'amour, la hayne, l'audace, la crainte,

la tristesse la ioye, l'esperance le desespoir, l'ire, l'enuie, la mauuaise & bonne volonté: toutesfois la Vertu n'est ni affection ni aucune des puissances de l'ame, mais vne habitude à bien faire par election, & vn milieu entre les extremes des affections & passions, tellement que l'homme mauuais ou bon se cognoist par le vice ou par la vertu, & non par les affections.

Car l'homme pour aimer ou hayr, craindre ou n'auoir peur, ne se peut appeler mauuais ou bon: mais celuy seulement qui craint ou ne craint point ce qui se doit ou ne se doit pas craindre: D'autant que celuy qui fait quelque chose à la volée sans la considerer, pour bonne qu'elle soit, ne doit estre nommé vertueux, mais bien si sçachant, consultant, & eslisant il la fait & l'execute.

De maniere que pour aimer ou craindre absolument, vn homme ne merite pas d'estre tenu & reputé pour bon ou pour mauuais: & ne merite loüange ou vitupere sinon celuy qui craint ou aime ce qui est conuenable, ou ne l'est pas. Pource qu'aimer, hayr, oser, attenter, se courroucer, s'appaier, se fascher ou resiouir, sont affections indifferentes à nostre ame: tellement que pour les choses qui nous arriuent sans les eslire ni considerer, nous ne meritons peine ni gloire, loüange ni vitupere.

Et pourtant la vertu est dite, Habitude à bien faire par élection, & vn milieu entre les extremes des affections & passions, qui doit s'exercer en telle sorte qu'elle rende non seulement le sujet où elle demeure bon, mais aussi les oeuvres qui en sortent: comme le greffe qui est enté ne fait pas seulement l'arbre bon, mais aussi les fruiets qui en procedent.

Nous pouuons donc bien conclurre que la Vertu est vne forte disposition de la partie raisonnable de l'ame, qui range à accord & conuenance l'irraisonnable, & pose à ses affections vne fin conuenable, dont l'ame demeure en l'habitude du bien seant, & opere ce qui doit estre faict selon raison.

Or cete forte disposition (que nous pouuons dire estre la raison diuine, qui decoule en nos ames) proprement appelée vertu morale, tient le milieu des affections, mise entre trop & le peu, non absolument, mais en respect. Car ce qui est absolu est tousiours mesme chose en tous cas & en tout temps: mais ce qui est considéré au respect d'autre, vient à estre diuers selon les diuers respects. Côme par exemple: Si le nôbre de dix estoit le beaucoup, & le nombre de deux estoit le peu, le nombre de six seroit le milieu de ces deux nombres là absolument. Mais le considerant au respect d'autre, il vien-



à estre diuers selon les diuers respects: Comme si dix lieues d'exercice pour vn malade est trop, & deux lieues est peu, six lieues pourtant ne viendront pas tousiours à estre le milieu. Et cecy vient par ce que les cōplexions des hommes sont diuerses: car à l'vn, six lieues sera peu, & à vn autre beaucoup. Cela s'appelle milieu geometrique, auquel on ne peut oster ni mettre, adiouster ni diminuer. En cete sorte faut-il aussi entendre que la Vertu soit le milieu des affections de nostre ame (comme six de douze) non absolument, mais en respect, pource qu'ayant esgard tant à la diuersité des estats & conditions des hommes, qu'au temps aussi, & aux occasions diuerses d'operer, il est necessaire que ce milieu où demeure la Vertu s'entende respectiuement. De maniere qu'estant au milieu du peu & trop (comme six entre deux & dix) lors que l'homme vient à craindre ou aimer extrememēt tant pour le peu que pour le trop, la vertu qui se trouue au milieu des deux vient lors à operer, seruant à l'vn d'espaules, à l'autre de bride, aduançant le peu de crainte iusques où elle doit aller, & retenant le trop d'amour, de peur qu'il ne passe où il ne doit pas passer: & ce ayant esgard au temps & lieu conuenable. C'est ce qui nous est enseigné par ces quatre vers de nostre Caton François.

*Vertu qui gist entre les deux extremes,  
Entre le plus & le moins qu'il ne faut :  
N'excede en rien, & rien ne luy defaut,  
D'autruy n'emprunte & suffit à soy mesme.*

La vertu donc est dite tenir le milieu des affections, parce que le milieu des choses a plus de valeur que les extremittez, & que c'est l'endroit où la vertu peut mieux ouurer contre les desordonnées affections qui l'environnent. Car puis que le deffaut ou lexcés, ou le trop ou le peu appartiennent au vice, de necessité le milieu est de la vertu, comme vn blanc au centre de la butte où chacun doit viser: Et qui va tant soit peu çà ou là, il erre. Et tout ainsi qu'il est bien plus difficile de toucher le blanc que d'aller à l'entour, aussi est-il plus malaisé d'estre vertueux que d'estre vicieux. Le vice est infini, & pourtant n'a-il aucune mediocrité, tellemēt que le trop ou le peu, l'excés ou le deffaut au vice ne peut faire vertu: comme vn larron, vn meurtrier pour le trop ou le trop peu ne laisse de pecher: car quiconque est larron, meurtrier, adultere, en quelque sorte que ce soit, il peche tousiours:

La Vertu au contraire a ses bornes lesquelles on ne peut passer sans vice: car comme l'audace est l'excés de ce qui est bien seant pour s'exposer aux dangers, aussi la crainte est le deffaut

deffaut de cela meſme. Parquoy celuy qui par trop grande hardieſſe ſ'expoſe aux dangers ſans propos & conſideration ne peut eſtre eſtimé vaillant, mais bien temeraire; & celuy qui par crainte n'oſe comparoître deuant ſon ennemi eſt eſtimé couard. Il arriue donq que quand la vertu veut empêcher que l'homme ne ſe perde par temerité ny couardiſe, elle le re retiēt dans les limites de la vraye prouēſſe & vaillance. Comme auſſi de peur qu'il ne ſoit gaſté par auarice, ou qu'il ne tombe en prodigalité, elle lui fait ſagement vſer de liberalité.

Ainſi generalement la Vertu morale luy apprend à regir, regler, & moderer ſuiuant la raiſon d'une vraye prudence, toutes les inclinations & actions de la partie irraiſonnable de l'ame en toute mediocrité, retrenchant tous excès & defectuoſités des paſſions & affectiōs, les moderant entre le peu & le trop, pour garder l'homme de faillir, tant pour ſon bien particulier, que pour le profit & vtilité de la ſociété humaine. Car la multitude des ſages eſt la garde du monde.

En cete maniere le ſeul vertueux qui par election fait des vertueuſes actions eſt louable & digne d'honneur. Parquoy celuy qui ſ'exerce en cete habitude n'eſt pas accompagné de

B

delectation & de contentement que le Soleil de lumiere, le printemps de verdure, & que les roses de bonne odeur. Car la Vertu marche deuant luy comme vn estendart de gloire & d'assurance : tellement que nature n'a rien colloqué si haut à quoy elle ne puisse paruenir. C'est elle qui a fait les Princes, & qui esleue les hommes aux dignités. Elle donne l'assurance au craintif, & la Prudence au temeraire. C'est elle qui met au iour nostre constance, & qui assure nostre ame au dedans, où nul yeux ne donnent que les nostres : Là elle nous couure de la terreur de la mort, des douleurs, & de la honte mesme que les enuieux nous procurent. Là elle nous assure contre la perte de nos enfans, de nos amis, & de nos biés. Et quand l'occasion se presente, elle nous conduit aussi aux hazards pour nous les faire surmonter, & en fin par la perseuerance nous meine iusques à Dieu qui est la perfection de toute Vertu & le souuerain Bien des hommes. Disons donc :

*Vertu qui te pourroit contempler toute nue,  
Seroit tout aussi tost espris de ton amour :  
Il quitteroit les biens de ce mortel seiour,  
Pour aller apres toy t'ayant bien recogneuë.  
Tes biens sont eternels & de grande estendue :  
Tes hōneurs sont certains, & plus clairs que le iour,*



*Tu combles de plaisirs ceux qui te font l'amour.  
Et iamaïs en t'aimant n'est leur peine perdue.  
Tu as pour fondement la ferme Verité,  
Tu donnes le laurier à qui l'a merité:  
Car la vertu n'est point trompeuse ni flatense,  
Elle enseigne la peine à son commencement;  
Mais elle donne apres le Vray contentement,  
Et confere à la fin la vie bien-heureuse.*

**DIVISION DE LA VERTU EN**  
*ses quatre parties principales.*

**CHAPITRE II.**



**O** MME toutes les imperfections de l'ame sont nommées vices & passions, aussi tous leurs contraires qui seruent de remedes & de guerisons à icelles s'appellent

**Vertus.**

Et combien que la vertu soit tousiours vne en elle mesme, & qu'au regard de soy elle soit extreme & accomplie en toute perfection: Si est-ce qu'en distinguât ses proprietés, elle peut auoir plusieurs noms, tant parce qu'en chacune bõne action il y a tousiours quelque particuliere Vertu qui se rēd eminente par dessus les autres, que parce aussi qu'elle produit diuers

B ij

effets selon les subiects où elle se trouue, se conformant aucunement aux mœurs, conditions, & inclinations naturelles de ceux qui la possèdent.

A cete cause la VERTU est diuisée en quatre Parties singulieres, Prudence, Temperance, Force, & Iustice.

LA PRVDENCE est la premiere en Ordre comme la partie plus necessaire pour le gouvernement des choses du monde, par laquelle l'homme est enrichy de la Vertu morale pour regle infailible de toutes les œuvres & actions humaines, & par laquelle aussi il obtient la cognoissance du vray Bien, & l'election des voyes pour y paruenir.

Son office est de consulter & eslire, afin d'excuter ce que la Vertu commande, à sçauoir l'hōneste & bien-seant, non pour autre fin que pour l'amour de luy mesme.

C'est par elle que l'homme est tousiours reuestu d'une disposition raisise, pour prudemment entreprendre, & sagement executer ce qui aura esté cogneu estre Bon par meure deliberation & consideration de toutes les circonstances du fait.

Les Philosophes moraux ont donné à la vertu de Prudence trois yeux, la Memoire, l'Intelligence, & la Preuoyance.

Du premier œil elle regarde le temps passé. Du second, le present. Et du tiers le futur. Aussi l'homme Prudent par la consideration des choses passées & de ce qui s'en est ensuiui, il iuge de l'aduenir en pareil cas; & delibérant longuement il attend le temps, considere les perils, & cognoist les occasions: Puis cedant quelquesfois au temps & tousiours à la Necessité (pourueu que ce ne soit contre le deuoir) il met hardiment la main à l'œuure.

Parquoy le Prudent se souuient des choses passées, se sert vtilement des presentes, & preuoit les futures.

Il ne croit point de leger, ni ne fait rien en cholere, ni par passion, mais rapporte toutes ses actions, tant priuées que publiques à la meilleure fin qui est de seruir Dieu, & profiter à son prochain.

LA TEMPERANCE est vne ferme & moderée domination de la Raison sur la concupiscence, & sur tous les autres excessifs mouuemens de l'esprit.

Elle retient en mediocrité les desirs & inclinations de l'ame tombée malheureusement au vice, & la remet en sa place. Elle sert de frein pour restraindre toutes voluptés, & rend l'homme bon & vertueux en icelles.

A iij

Sert d'un retranchement des superflus & non nécessaires cupidités, tant de l'ame que du corps, & d'un reglement pour regir par bonne election de temps & temperature de moyen, les naturelles & nécessaires. Bref c'est la colonne de force; la haine contre la luxure; le rasoir des mauvaises pensées; le chastiment des effrenés desirs, la guide des yeux.

D'autre part elle fait naître la Continence, amollit les cœurs, & donne la Raison pour Regle en toutes choses.

Cette Vertu est diuisée en quatre principales branches, Continence, Clemence, Modestie, & Ordre,

La Continence se monstre tant en la sobriété qu'en la chasteté.

La Clemence consiste principalement à pardonner les offenses lors qu'on s'en peut vanger.

La Modestie à se sçauoir comporter en tēps de prospérité, & à bien vser des choses.

L'Ordre à les disposer en son lieu par moyen & proportions conuenables à leur bien estre.

LA FORCE troisieme vertu en ordre, est un Bien immortel de l'ame qui gist en la puissance & conduite de l'esprit fortifié & confirmé par l'estude de Philosophie, qui fait que l'homme essit & parfait toutes choses de sa propre vo-



lonté, & pour l'amour d'icelles.

Elle conduit la genereuse Nature par les choses plus malaisées & difficiles, afin de parvenir au dessus de ses iustes desseins.

Elle esleue nos esprits à rendre & aspirer à ce qui est plus excellent, loüable, meilleur, & plus profitable.

Elle fait entreprendre sans crainte, apres meur conseil & bonne consideration, toutes choses perilleuses, & fait endurer tous trauaux constamment. Car iamais la Constance ne s'esloigne de la Force és plus grandes aduersités. Aussi ne sont toutes les autres vertus parfaites & consommées que par la Cōstance. Celly qui a vne vertu n'aura pas tousiours l'autre; mais qui a celle-cy les a toutes, d'autant qu'elle ne se trouue qu'ē la perfection du vouloir & du pouuoir. Et pourtant orne-elle son possesseur du mespris de la douleur, & de la mort; faisant qu'il n'estime rien intolerable de ce qui peut aduenir à l'homme, ni rien de mauuais qui est necessaire, ou qu'on ne peut euitier. Bref, c'est la science de ce qu'on doit endurer & supporter en combattant pour equité & Iustice.

Cete Vertu se diuise aussi en quatre principales branches, Magnificence, Confiance, Patience, & Perseuerance.

B iiij

La Magnificence se monstre en l'action des choses grandes & excellentes.

La Confiance, en ce que l'homme genereux prend bonne esperance de l'euenement d'icelles.

La Patience, en vne volontaire & continue souffrance pour l'amour de l'honnesteté & de la Vertu.

Et la Perseuerance, en vne perpetuelle constance & demeure ferme de ses desseins & resolutions prises avec bonne consideration suivant la raison.

La quatriesme & la plus eminente Vertu est la IUSTICE, que nous disons estre vne cōstante & perpetuelle volōté de faire raison à tous, avec distribution esgale selon les merites d'un chacun.

C'est pourquoy cete Vertu comprend en soy toutes les autres, d'autant que l'homme ne scauroit cognoistre ce qui est iuste ou iniuste, pour faire election de l'un & fuyr l'autre, s'il n'est Prudent: veu que c'est l'office propre de cete Vertu. Aussi peu pourroit-il exercer les preceptes de Iustice, si par la Temperance il ne scait moderer toutes les passions & particulieres affections.

Encore ne pourroit-il paracheuer vne des principales & plus diuines parties de la Iustice,

qui est de secourir les affligés & oppressés quand il en a le moyen, quelque danger qu'il y ait, si par la Force & generosité il ne mesprise la mort, la douleur, & tout ce qu'il y a au monde, (pour estre autant que l'humanité porte) imitateur de la Diuinité.

Tellement que celuy seul se peut dire Iuste qui profite à tous ceux qu'il peut, & ne fait dommage à personne; demeurant tousiours d'accord en soy mesmes, amy de Dieu, des hommes & de soy.

Cete Vertu est diuisée en Distributiue, & Commutatiue.

La Distributiue consiste à bailler à chacun ce qu'il merite, soit honneur, dignité, ou punition.

La Commutatiue, à garder & faire garder la foy & droiture és choses promises & contractées: & ne faire à autrui ce que ne voulons estre fait à nous mesmes.

Par ainsi de cete generale fontaine de Sapience, sortent ces quatre ruisseaux, qui par allegorie ont esté nommés par vn ancien les fleuues qui iadis arrousoient le Paradis terrestre, & arrousent tous les iours ce petit monde de bien-viuans. Prudence, Temperance, Force, & Iustice, qui sont autant neces-

faïres d'estre coniointes & meslées ensemble en l'homme qui desire d'estre parfaitement vertueux, comme la separation d'icelles lui est preiudiciable. Car l'homme ne peut estre Témperant, s'il n'est premierement prudent: veu que tout acte vertueux procede de cognoissance. Aussi ne sçauroit-il estre fort & magnanime, si premier il n'est Temperant; d'autant que celui qui auroit vn cœur genereux & grād non moderé, deuiendroit aïlément temeraire, & celuy qui seroit temperant non genereux, à la longue deuiendrait lasche & pusillanime. Pareillement la Iustice sans Prudence & Temperance tomberoit en cruauté. De sorte que les Vertus sont parfaites du meslange: mais estans separées à la longue sont emportées par le vice.

Parquoy ces quatre Vertus estans posées pour fondement necessaire à tout homme qui veut estre parfaitement vertueux, elles luy serviront d'obiet & de miroir pour se contempler en elles, & luy feront voir tant les deffauts qui sont en sa nature, que les remedes propres à la restauration d'icelle; pour à quoy paruenir il faut obseruer trois choses que nous descrirons au chapitre suyuant.

**DES CHOSES REQVISES POUR  
acquérir la Vertu, & rendre l'homme par-  
faitement vertueux**

**CHAPITRE III.**



**I** ROIS choses doiuent estre vnies & coniointes ensemble pour acquerir la Vertu, & rendre l'homme parfaitement vertueux.

**LA NATURE, LA RAISON, ET L'VSAGE**

Il faut que la Nature nous incline, que la Raison nous adresse & conduise, & que l'usage nous façonne & confirme.

NATURE en general est vne certaine Puissance infuse, & plantée diuinement aux choses créées, laquelle attribue à chacune d'icelles tout ce qui luy appartient, & par laquelle aussi elle prend & reçoit la qualité qu'elle a non seulement d'estre, mais aussi de faire, porter, & d'engendrer, &c.

Mais icy nous la pouuons descrire vn Instinct & inclination de l'Esprit qui est doré à vn chacun, aux vns plus puissant, aux autres moindre, operāt selon la qualité des humeurs dont l'homme est composé. Lequel instinct esmeut & pousse l'ame à chercher & desirer son



Bien, estant pour cet effect en perpetuelle action & continuel mouvement, comme vne terre qui de soy produit toutes sortes d'herbes estant laissée en friche ; mais qui en produit aussi de bonnes lors qu'elle est bien cultiuée.

Tellement que la Nature de l'homme est comme la Balance qui trespuche du costé que le vent l'emporte, si par Science & Raison elle n'est guidée en la meilleure part. Car encore que naturellemēt l'homme desire & appele le Bien (veu qu'il est aimable de soy) si est-ce que par faute de cognoistre le vray Bien, il se laisse transporter à l'apparence du faux.

C'est pourquoy il faut de bonne heure cultiver le naturel des enfans lors qu'ils sont capables de Raison, & leur dōner sur tout de bōs precepteurs. Car tout ainsi que les bons iardi-  
niers fichent des paux aupres des ieunes entes pour les tenir droictes : aussi les sages maistres plantent de bōs aduertissemēs & de bōs preceptes à l'entour des ieunes enfans qui leur sont cōmis, pour dresser leurs mœurs à la Vertu. Il faut dōc les choisir gens de bien, & qui ne leur baillent autre doctrine que des bōs auteurs, ni ne permettēt qu'ils hantent en leur ieunesse autres, qu'ēfans bien nés & vertueux : Car ayās esté biē nourris & esleués ils deuiēnent hōmes moderés & rassis, si biē qu'ils discernēt aisēmēt

tout ce qui est bon. Et les bōs esprits ayāt trouuē vne bōne nourriture vōt. tousiours profitāt de bien en mieux.

Mais sur tous, les ieunes plātes de la Noblesse (cōme les principaux pilliers de l'estat) doiuent estre cultiuées par assiduelles admonitiōs pour les inciter & esguillonner à l'amour de Vertu, leur representāt tousiours les actiōs & vestiges de leur prēdecesseurs gens d'honneur pour les ensuiure. Tellemēt que l'instruction prinse en ieunesse est la source de toute bonté, & le fondement principal de la vie heureuse.

Malheur dōques sur les peres qui ne font instruire leurs enfās, & tresmiserable la Republique en laq̃lle cete culture de l'enfance est mesprisée. De cete source procedēt les rebelliōs, seditiōs, meurtres, contēnemēt des Loix & Edits des Princes, pilleries, concussions, infidelités, heresies, & atheïsmes.

Aussi de tout tēps il n'y a rien eu de plus recommandable entre les anciēs que l'educatiō de la ieunesse, ayāt sagement cōsidéré q̃ cōme on ne sçauroit moissonner de bon bled si on n'a premieremēt cultiué la terre, & semé de bōne semēce: aussi la corruption de nostre Nature de soy plus encline au mal qu'au bien, empesche que la Vertu ne puisse prēdre pied & racine en l'ame des hommes, s'ils ne sont bien & deuēment instruits dès leur enfance.

De maniere que tous ceux qui ne l'ont esté, & neantmoins desirent de se conformer à la Vertu, doiuent prier Dieu qu'il incline leur Nature à l'amour d'icelle, & dirige leur entendement & volonté à cognoistre & affectionner le vray Bien pour l'ensuiure.

LA RAISON vient en suite comme directrice de la Nature, & pourtant nous la disons estre cete faculté & vertu de l'ame, appelée Estimatiue ou Ratio estimatiue tant necessaire à l'homme.

C'est elle qui iuge des choses imaginées & apperceuës des autres sens pour cognoistre si elles sont vrâyes ou faulses, & qu'elles sont celles qu'il faut suyure ou fuyr, comme bonnes ou mauuaises.

A cete cause son siege luy est à bon droit assigné au milieu du cerueau comme en la plus haute & plus seure forteresse de tout le bastiment humain, pour regner au milieu de tous les autres sens, comme le prince & seigneur de tous. Car c'est luy qui fait les discours, & iuge du vray & du faux. Cognoist les conuenances & repugnances des choses, & conioignant ou separant ce qui doit estre conioint ou separé, les distingue les vnes d'avec les autres: Et en considerant toutes les circonstances rapporte le tout où il se doit.

Et pourtant est-il besoin qu'il tienne bien son rang sans se mesler, se cōfondre, ni s'embrouiller avec l'imagination & la fantasie, desquelles il faut qu'il soit le iuge pour approuuer ou cōdamner ce qui sera bon ou mauuais, & pour les corriger, arrester, & tenir en bride. Car si la Raison se pesse mesle avec elles, lors elle en sera tellement troublée, qu'elle ne pourra pas iuger comme elle doit des choses qu'elles lui apporteront & presenteront, ains sera transportée comme si elle estoit déposée de son siege, ne plus ne moins que si les chambrieres gouvernoient leur maistresse & prenoient sa place.

Et pource si elle demeure en son entier, apres qu'elle a bien considéré & debatue toutes les choses qui luy ont esté apportées & mises au deuant par les autres sens, elle en baille sa sentence comme iuge, & en prononce le dernier arrest. Car il n'y a point d'autre iugement apres le sien.

C'est pourquoy elle a son siege iudiciel au milieu, auquel elle oit les procès & les causes : & puis elle a aupres de soy la Memoire qui luy sert comme de greffe & de secretaire pour enregistrer comme dans vn liure tout ce que par elle est ordonné & decreté.

Ainsi le Bien qui conuient à l'homme est ca-



ché en l'ame. A cete cause il luy est necessaire de s'en enquerir, afin qu'il le sçache cognoistre pour ne choisir le mal pour le bien, par faute de cognoissance de son vray Bien; estant deceu par l'apparence du faux bien, qui n'est pas tel en verité, ains seulement par opinion & par erreur, & qui trompe ordinairement la plupart des hommes, faisant qu'ils preferent les biens imaginés du corps à ceux qui sont les vrays biens de l'ame, & les temporels aux eternels.

Et pourtant comme nos ayeuls ont besoin de lumiere pour nous garder, & nous faire voir en tenebres; Aussi nostre esprit a-il besoin de Raison pour se conduire parmi les tenebres d'erreur, & d'ignorance; afin qu'il puisse discerner la Verité d'auec le mensonge, le vray Bien du faux, & le bon & profitable d'auec son contraire.

Or comme Dieu a ordonné & preparé vn bien trop plus grand pour les hommes que pour les bestes, il leur a donné aussi les moyens pour s'en enquerir, & le trouuer. Mais difficulté qu'ils ont à le trouuer procede de leur propre coulpe. Car les tenebres d'ignorance & d'erreur que le peché a porté dans leurs entendement leur donnent l'empeschēt qu'ils n'auroient pas si le genre humain estoit demeuré  
en la



en la perfection de la premiere Nature

Neantmoins quelque deffaut qu'il y ait, si voyons-nous tousiours reluire en l'entendement de l'homme celle lumiere naturelle qui luy est donnée plus qu'aux bestes. De maniere que nous pouuons recognoistre l'excellence d'icelle par le discours de la Raison. Car elle passe des choses cogneuës aux incogneuës, & descend des generalles aux speciales, & de là aux particulieres: Et puis remonte par mesme degré des vnes aux autres, & les compare entre elles. Car apres que l'imagination a receu les images & les impressions des choses qui luy sont présentées par les sens extérieurs, la consideration de la Raison l'enfuit, laquelle s'enquiert de tout ce qui peut estre en l'entendement, & de l'abondance ou de l'indigence qui y est, le faisant retourner à soy comme s'il se regardoit & consideroit soy-mesme, pour recognoistre qu'est-ce qu'il a, ou qu'il n'a pas, ou combien il en a, & de quelle qualité & nature il est.

Puis la Raison tire hors & conclud des choses inuisibles les inuisibles, & des corporelles celles qui sont sans corps, & les secretes & cachées de celles qui sont euidentes, & les generalles des particulieres. Apres elle remet tout cela à l'intelligence qui est la principa-

C

le vertu & puissance de l'ame qui comprend toutes les facultés, & laquelle se repose finalement en la contemplation de l'esprit, qui est la fin de toute inquisition de vérité, & comme vn regard fixe & assésuré de toutes les choses qui ont esté cueillies par la Raison, & receuës & approuuées par le iugement.

C'est pourquoy nous disons qu'il y a double discours de Raison en l'homme, l'vn en theorique & speculation, lequel a la Verité pour sa fin, & ne passe point plus outre apres qu'il l'a trouuée. Et l'autre en pratique, qui a le Bien pour sa fin, & l'ayant trouué ne s'arreste pas là tant seulement, mais passe iusques à la volonté, laquelle est vne autre puissance de l'ame de grande vertu, que Dieu a donnée à l'homme, afin qu'il aime, desire, & suiue le Bien, & qu'il hayse & fuisse le mal, & s'en destourne par l'adresse & conduite de la Raison.

Si bien qu'il y a deux actions de la Volonté, la premiere est l'inclination au Bien par laquelle elle l'embrasse, la seconde est le destournement du mal pour le fuyr & quitter.

Toutesfois il nous faut entendre que la Raison ne regne pas par dessus la Volonté cōme Dame & Princesse, mais seulement cōme

Maistresse pour l'enseigner, & luy monstrier ce qu'elle doit suiure ou fuyr. Car la Volonté n'a point de lumiere d'elle mesme, ains est illuminée par l'entendement, c'est à dire par la Raison, & le Iugement qui luy sont adjoins.

Par ainsi la Volonté n'appete ou ne reiette rien; que la Raison ne luy aye premierement monstré s'il est vray ou faux, pour le suiure ou fuyr: tellement que l'acte de la Volonté procede bien d'elle; mais il est iugé & conseillé par la Raison, & enfanté par la Volonté, laquelle en ce cas ne fait qu'exécuter ce que l'entendement a conceu & iugé estre Bon; ou fuyr ce qu'il reprouue.

Parquoy si la Volonté de l'homme s'adjoit avec la Raison qui est celeste & Diuine & l'ensuit, elle sera rendue semblable à elle, & pourra facilement gouverner la partie sensuelle qu'elle a sous soy, & en demeurera la maistresse la contraignant d'obeyr: Mais si la Volonté mesprise la Raison & le conseil d'icelle, & si la delaisant, au lieu de monter en haut vers la partie la plus noble, elle descend à la partie sensuelle pour s'addonner & s'adioindre à elle; lors la Volonté luy sera rendue semblable, & luy servira au lieu qu'elle luy deuoit commander,

C ij

& par ce moyen la Volonté deuiendra toute brutale, où au contraire elle pourroit rendre cete partie sensuelle & terrestre comme celeste & Diuine la tirant avec soy, si elle obeissoit plustost à la Raison qu'aux passions, & si elle regardoit plus au ciel qu'à la terte.

Difons donc, ce que la santé fait au corps du malade, la Raison le fait en l'ame de l'homme Prudent. Car guarissant ses passions elle le fait demeurer ioyeux & content en quelque condition qu'il se trouue, & le rend propre & habile à toutes bonnes & vertueuses operations.

Reste la troisiéme qui est L'VSAGE, par lequel la Nature est façonnée & confirmée en l'habitude du Bien.

Nous difons qu'il cōsiste en l'exercice continuel tant de l'esprit que du corps en l'estude & trauail des choses honnestes; entant que ce qui se fait & reïtere souuent, & qui est repris avec perseuerance, se paracheue à la fin.

Car comme la goutte d'eau penetre la pierre par laps de temps, quelque dureté qui soit en elle, Aussi les bonnes mœurs & cōditions sont qualités qui s'impriment en l'ame par vn long vsage : & quelque dure & reuesche que soit la Nature, si est-ce que par labéur, soyn, di-



ligence, & longue accoustumãce elle s'appriuoise & se laisse en fin couduire par la Raison.

Il faut toutesfois remarquer ici trois points de necessaire obseruation, & fort importãs. Le premier est de fuyr l'oisiueté & toutes mauuaises compagnies. Le second, d'employer le temps à choses honnestes & proffitables, & perseuerer en icelles. Le troisieme de faire son profit, tant de son propre mal, que des miseres d'autruy.

Quand à l'Oisiueté, c'est vn monstre en nature: car rien n'est oisif au monde, ains toutes choses y sont en continuel mouuement. Dequoy nostre ame nous doit seruir d'un suffisant argument, entant que sans cesse elle est en perpetuelle action.

Or comme l'eau qui croupit se gaste & putrefie, aussi fait le naturel de tous ceux qui demeurent oisifs: dautant que l'oisiueté ne nuit pas seulement à l'ame, mais beaucoup aussi à la santé du corps, voire le repos excessif qu'on prend par paresse est beaucoup plus dommageable à la personne que l'exercice laborieux. Car les grãds & continuels labours esteignent la concupiscence & la luxure, au lieu qu'elle s'allume par l'oisiueté cõme par vn soulfhre puant, dautant que celuy qui ne fait rien apprend à mal faire, ou à mal penser, qui fait que

C iij



nostre ame se repaist de choses de neant, & s'esgare & precipite en mensonge: s'occupe en ce qui n'est ni bon, ni honnesté, ni profitable, ains plustost mauuais, deshonesté, & d'omageable, & qui cause tous les iours vne infinité de querelles & de debats, dont s'ensuyuent infinis procez & meurtres.

A cause dequoy il ne faut pas seulement fuyr l'oisiueté, mais aussi l'accointance de tous ceux desquels la conuersation est dangereuse ou inutile, d'autant que les mauuais exemples & les mauuais propos corrompent les bonnes mœurs, & deprauent la Nature, laquelle estant vne fois corrompue, il n'y a mal que l'homme ne face. Car en quittant les exercices de vertu, l'oisiueté le porte aux jeux qui lui font maugreer Dieu, & soy-mesme lors qu'il perd son bien, puis s'eschauffant apres, il s'accoustume à la trôperie: estant deuenu trôpeur il pèse que ce n'est gueres pl<sup>us</sup> grand mal de defrober; de larron il vient brigand, & ainsi par degrés il monte au sommet de toute meschanceté. Car depuis qu'un vice a fait iour pour entrer en l'ame, les autres le suivent facilement, auxquels l'Oisiueté sert de fourrier, & de nourrice.

Quant au Temps, c'est chose si precieuse qu'elle ne reçoit point de comparaison au monde; d'autant que le passé, ni le futur n'est

plus en nostre puissance, & le present coule si promptement, que ce moment & cet atome est plustost vn rien que quelque subsistance. De maniere que le temps perdu diminue nos bons iours, lesquels ne se pouuant recouurer nous laissent en l'ame vn regret du passé, & vn desplaisir de ne l'auoir bien employé lors que les occasiōs se sont presentées: attendu qu'en cecy consiste l'importance de bien faire nos affaires. Car l'occasion n'estāt autre chose qu'une partie du temps qui se presente, il importe beaucoup de le cognoistre, & ne le point perdre; veu qu'en laissant en arriere l'opportunitē qui se presente, on perd l'occiasion, laquelle estant eschapée ne se peut iamais recouurer, dont on acquiert autant de blasme que de dommage.

Que si le pilote ne voudroit pas perdre le temps ny le vent qui se presente propre pour faire son voiage, s'armant de courage pour resister aus tempestes & orages; combien plus le deuons nous employer pour apprendre la science de la nauigation celeste, voire d'autant plus que nous auons à surmonter non les ondes de la mer, ains les orages & tempestes de nos passions & affections qui sont autant de rochers & descueils se rencontrans à tous momens deuant nous,

C iij

pour faire naufrage de nostre souuerain Bien, si par vn long vsage nous n'auons apprins à guider nos affections par le timon de la droite raison; rachetant le temps par changement de vie, & exercices en choses bonnes & loüables, afin que par vn entier & parfait acquit du Deuoir collé à la perseuerance de nostre legitime vocation, nous taschiõs de nous fortifier & aduancer de plus en plus en la cognoissance des choses qui nous peuuent rendre vertueux en ce mode & bien-heureux en l'autre.

Le troisieme point qu'il faut remarquer en l'vsage, est de faire nostre profit de l'Experiẽce, ètant qu'il y a deux moyens pour corriger nos fautes, & nous rendre sages; l'vn est son propre mal; l'autre est l'exemple des miseres d'autrui.

Le premier a plus grande efficace, mais ce n'est pas aussi sans le dommage de celuy à qui il aduient, Et pourtant nul ne le prend de son bon gré, parce qu'on ne s'en peut aider sans sa propre fascherie & dommage.

Quant au second, chacun y court volontiers, d'autant qu'il est hors de peril, & qu'on peut voir par iceluy (sans faire perte) ce qu'on doit suivre pour le mieux.

Parquoy l'experiẽce qui viẽt du ressouuenir

des fautes d'autrui est vne tresbonne doctrine de vie, pour nous rendre sages & bien aduisés. Car c'est vn grand abregemēt à toute personne de voir par le succès des autres, comme ils se doiuent gouverner en des cas & occurrences semblables.

Nous pouuons donc conclurre de tout ce discours, que tout bon commencement apres Dieu nous vient de la Nature. Le progrès & accroissement des preceptes de la Raison. Et l'accomplissement se fait par l'Vsage; De sorte que pour rendre l'homme parfaitement vertueux, ces trois choses se doiuent rapporter ensemble. Car la Nature sans la Raison & l'Vsage, est vn bon champ qui demeure en friche pour n'estre semé ni labouré. La Raison sans la Nature & l'Vsage, est vne bonne semence qui ne germe point pour n'estre mise en terre. Et l'usage sans la nature & Raison, est vn laboureur qui chaume & demeure oisif à faute de terre & de semence.

Or comme vne bonne terre produit beaucoup de mauuaises herbes qui estouffent les bonnes si elle n'est bien cultivée: Aussi vne bonne Nature estant mal instruite, se corrompt & deuiendra pernicieuse, comme au contraire estant bien dressée & nourrie aus bonnes mœurs, elle portera les excellents fruits



que la Vertu engendre en ceux qui se conforment à ses enseignemens. Car elle n'est ny morte ny sterile en eux, ainçois elle s'y fait recognoistre par les puissās & salutaires effects qu'elle produit en l'hōme vertueux, pour l'acheminier à la perfectiō, & beatitude où il aspire. C'est ce qu'il nous faut d'escrire par ordre.

## LE PREMIER EFFECT

*que la Vertu produit en l'homme.*

### CHAPITRE III.



'Est la Cognoissance de soy-mesme, afin que par icelle il monte comme par degres à la cognoissance de son souuernin B I E N.

Car le deuoir du sage est de chercher les raisons des choses, afin qu'il trouue la diuine Raison par laquelle elles sōt faites, & que l'ayant trouuée il l'adore & serue pour puis apres en iouyr & tirer profit.

De sorte que tout homme qui met son souuerain Bien en vne chose caduque & perissable, & de laquelle il ne peut iouyr que pour vn temps, a plustost l'ame remplie d'inquietudes, d'afflictions, & de mescontentemens que de repos & tranquillité: & par consequent est en vn perpetuel aucuglement sās principe, sans fin, & sans felicité. Au lieu que le Souuerain Bien auquel la Vertu aspire, est



une infinie & perdurable beatitude, qui comprend en elle tout ce qui se peut desirer, & laquelle l'homme s'efforce d'aquerir pour en iouyr en toute eternité.

Quand donc nous disons qu'il se faut cognoistre, c'est qu'il faut auoir soin de son ame pour la preparer à cognoistre Dieu son fa-cteur, à l'image duquel elle est composée, afin que nous puissions comme dans vn miroir contempler ceste diuinité inuisible, cause efficiente de Sagesse & de tous biens, & que par la cognoissance des vertus que Dieu a mises en l'homme il recognoisse combien il luy est redeuable, & qu'il n'a rien de soy; ains que tout vient de son Createur, pour se ranger du tout à luy, & rapporter toutes ses actions à ceste premiere cause.

Pour commander donc à cognoistre Dieu, il faut auoir cognoissance de soy mesmes pour sçauoir quels nous sommes, & pour quelle fin nous sommes faits.

Or est il que la cognoissance parfaite de soy mesme (qui gist en l'ame) est tellement cō-iointe avec la cognoissance de Dieu qui est souuerain Biē des hōmes, qu'elles ne peuēt estre vrayes & accōplies l'une sans l'autre. Car en l'une nous cōtemplons Dieu Createur & conseruateur de l'Vniuers, aiant fait toutes choses pour l'hōme, & l'hōme pour sa gloire:

l'ayant à cet effect creé & formé à son image, Iuste, Saint, Bon, & droit en la nature humaine composée d'Ame & de Corps.

D'ame inspirée de Dieu en esprit & vie, Indivisible quant à foy, & toutefois distincte en ses effets a trois facultés, l'Intelligence, la Memoire, & la Volonté.

De corps, parfait en la nature formé de la terre, composé de trois principales parties, l'Estre, la Vie, & le Sentiment, desquelles l'ame vegetante & sensitive sert de milieu entre le corps & l'esprit pour la liaison de ces distances tant éloignées.

Comme aussi pour l'union de l'ame de l'homme avec la diuinité, il y a vn autre milieu que Dieu a ordonné entre ces deux extremes, qu'on appelle Intelligence abstraite ou separée, qui n'est autre chose qu'une Grace diuine agissant tantost dans l'Entendement pour nous enseigner, ores dans la volonté pour nous exciter. Dans le premier nous la nommons Intelligence, dans l'autre Synderese. De maniere que c'est par elle que tout bon-heur nous arriue quand nous la croyons, au contraire tout malheur nous accompagne quand nous la negligons.

*Reconnois donc homme ton origine,  
Et braue & hault desdaigne ces bas lieux,  
Puis que florir tu dois la hault es cieux,  
Et que tu es vne plante diuine.*

Voila quant à la premiere cognoissance de l'homme créé de Dieu pour estre fait participant d'immortalité & felicité permanente pour donner gloire à son Createur, s'il eut conserué son image.

EN L'autre, nous contemplons l'homme decheu d'un si grand bien de sa propre & libre volonté par son ingratitude & desobeissance, tellement qu'il a esté despouillé des ornemens & des graces qu'il auoit receuës de Dieu en sa creation; & toute iniquité, ordure & impureté sont entrés en la place de Iustice & Saincteté.

A cause dequoy il a esté fait serf de peché & de la mort, dont il ne peut estre deliuré que par la Satisfaction de celuy qui nous a esté fait par la grace & misericorde de Dieu, Sapience, Iustice, Sanctification & Redemption. Tresor incomparable que la chair ni le sang n'auoyent garde de deui-  
ner. Car il n'est reuelé sinon aux membres qui sont du corps mystique de ce Redempteur que les Philosophes du temps passé n'ont point cogneu.

Que s'il s'est trouué iadis d'hommes sages selon le monde, & des gens Vertueux qui ayent bien vescu au prix des autres hōmes, ce n'a pas esté que Dieu les aye régénérés (à parler proprement) estant ce don propre à ses enfans: mais ç'a esté d'autant qu'il a pleu à Dieu de reprimer les fruits de leur nature vicieuse sans en couper la racine, pour s'en servir à la conseruation des Estats & familles de ce monde selon son bon plaisir. Mesme il faut croire qu'il n'y a eu siecle si meschant qui n'ait porté quelque homme de vertu signalée pour servir de flambeau en son temps, voire le nōbre se trouuera plus grand de ceux qui sont paruenus à la perfection d'une vie vertueuse, que de ceux qui ont esté meschāns en toute extremité: Dieu faisant en cela paroistre sa bonté & sa puissance par dessus les efforts de son Ennemy. Car aussi sans cela le monde n'eut pas longuement duré.

Mais nous pouuōs dire que toutes ces belles vertus sōt les mesures & ruines de l'image de Dieu en l'homme, qui ne seruent qu'à nous rēdre du tout inexcusables, & qui ne font autre effet en nous q̄ celui du miroir, lequel ne guerit point, mais fait cognoistre tant seulement les taches d'autant



mieux qu'il est plus clair & net.

C'est donc veritablement vne deplorable chose que l'entendement humain separé de la diuine intelligence. Toutes ses croyances ne sont que vanités, ses discours qu'absurditez. Il se contredit à soy mesme, & tout enflé de gloire & de presumption, il quitte volontairement la lumiere du vrai Bien, pour suiure l'aveuglement d'erreur & d'ignorance.

A cete cause cete Misericorde infinie a voulu que de tout commencement il demeurast en l'esprit de l'homme vne étincelle de clarté qui le pousse à vn amour naturel à la Verité, & à vn desir d'enquerir d'icelle, voire qui le pique & l'esguillonne pour ne s'endormir du tout en ses vices: Lequel foible instinct refueillé, poussé, aidé & disposé de la pure grace, vertu & force de l'Auteur de tout Bien, attire & esmeut l'homme regeneré par l'esprit Diuin (apres s'estre cogné tel qu'il est pour se desplaire en soy mesme) à chercher & desirer le Bien & la Justice dont il est vuide, & la liberte glorieuse de laquelle il s'est priué.

La mesme grace diuine benissant ce saint desir lui fait puiser en la doctrine de vie de quoy reprimer & contenir ses vicieuses inclinations, en telle sorte qu'elles n'ayent



aucune exedente esmotion. Luy apprenant aussi à receuoir les infirmités de sa chair pour paternels chastimens de son peché, & moyens necessaires à l'exercer & retenir en bride.

Si biẽ que par la cognoissance de soy mesme l'homme a dequoy grandement s'humilier, & dequoy se glõrifier tout ensemble.

De s'humilier par le sentiment & apprehension de sa vanité, peruersité, & corruptiõ en laquelle il se doit hayr & desplaire, pour voir engraüee en sa conscience sa ruine & condemnation. Et de se glorifier en la cognoissance de Dieu son Createur & Redẽpteur (laquelle suit inseparablement l'autre) pour sçauoir & estre assure qu'il peut recouurer en la misericorde diuine ce qui luy deffaut en soy mesme, quand par vne vraye & non feinte humilité il se disposera à la reception de sa grace, pour estre fait participant de l'immortalité & felicité dont il est décheu par le peché.

Mais dautant qu'il n'y a rien en ce monde plus difficile que de se bien cognoistre, parce que l'amour desordonné que les hommes se portent, les aueugle tellement qu'ils ne peuvent apperceuoir le vice & l'imperfectiõ qui est en eux, & que d'ailleurs nous prenõs plus de plaisir à escouter les flatteurs qui  
nous

nous abusent, que nous ne feriõs à ouir ceux qui nous voudroient annoncer la verité; toutes ces choses confiderees, il est bon auant la fin & conclusion de ce propos, que sommairement nous touchions quelle est la misere de l'homme, & le moien qu'il faut tenir pour paruenir à cete vraie cognoissance de nous-mesmes, sans laquelle il est impossible que l'homme se puisse iamais humilier.

Nous deuons donc premierement bien recognoistre la corruption de nostre nature, par le sentiment que chacun doit auoir en sa conscience, pour se regarder en soymesme. Car tandis que nous ferons comparaison de nous avec autres plus imparfaicts, nous penserons valoir quelque chose, & auoir occasion de nous priser grandement, tout ainsi qu'un borgne s'estime roy entre les auengles.

Mais si nous venons à nous examiner sur nostre premiere forme, qui est l'image & semblance de Dieu, & rapporter l'homme tel qu'il est maintenant fait, au proiect qu'il en fit premierement: alors nous confesserons que le premier plant de tout le genre humain estoit fort bon & exquis, mais que maintenant il est deuenu si sauuage que ce n'est plus que l'ambruches, voire qu'un desert tout rem-

D

pli & couuert de ronces & d'espines.

Que le considerant en l'estat de sa creatiō, & en l'integrité & perfection dont Dieu l'auoit pourueu & annobly au commencement; il eut eu occasion de s'estimer le premier, & comme le Prince de toutes creatures en ce monde. Mais qu'estant consideré tel qu'il est à ceste heure, & iugé en l'estat auquel il est tombé, depuis le temps que par son ambition il declina du commandement de son Souuerain, il se verra au deffoubs de toutes.

O triste & pitoyable changement! que l'homme créé à l'image de Dieu, compagnon des Anges, couronné de gloire & d'honneur, le seigneur de la terre, le citoyen du Ciel, le domestique de Dieu, l'heritier des biens celestes par vn changement soudain se soit trouué nud, miserable, poure, pareil aux bestes que l'on dompte.

Car nous n'oserions dire que pour le regard de nostre Nature nous soyons maintenant en rien plus excellens que les bestes. Et si nous voulons droictement iuger de la verité selon que la Raison & l'Experience nous enseignent, nous confesserons qu'elles nous passent en beaucoup de choses, comme la colombe en simplicité: le fourmy & la mousche à miel en industrie &

diligence : la cicogne en humanité : le chien en amour & fidelité : le bœuf & l'asne en memoire & recognoissance des biensfaits : l'agneau en douceur : les petits poulets en promptitude & obeissance : le lyon en magnanimité : le coq en vigilance & liberalité : le Serpent en prudence , & toutes en general en sobrieté & contentement.

Et si d'aucunes il est surmonté en bonté de nature, & en vertu : aussi surmonte-il les autres en malice & corruption. Car il est plus traistre & cruel que n'est vn loup ; plus cauteleux qu'un Renard ; plus glorieux qu'un Paon ; plus voluptueux & plus ingrat qu'un pourceau ; & plus dangereux qu'un aspic.

Il y a bien dauantage , que les meschancetés (s'il faut ainsi dire ) qui sont particulieres en diuerses bestes, & qui leur procedent d'un seul mouuement & necessité de nature, sans que pour les perpetrer il y ayt en elles conseil , ou aucune libre election , se trouueront toutes es-hommes en leur parfaicte grandeur , & que pour les accomplir ils n'ont industrie ny affection en eux qui ny soit employée.

Et puis nous nous vanterons de nostre Raison où il n'y a que tenebres : & de la

Dij



liberté, ou pour mieux dire de la licence & abandon de nostre volonté: & de nos yeux hault esleués en la teste pour regarder & cōuoiter de plus loing les vanités de ce monde: & de nostre langue qui ne nous sert qu'à mentir, à mesdire, & à blasphemer: & de nos mains qui nous sont instrumens pour frapper & desrober: & de nos pieds qui sont legers à courir au mal: & en somme de toutes les autres parties de nostre corps, lesquelles semblent estre aux gages d'iniquité pour la seruir.

Ainsi auons nous miserablement alteré & destourné au seruice du diable, du monde, du peché, & de nostre concupiscence ce qui nous auoit esté baillé pour la loüange de Dieu, & l'vsage de la Vertu.

Que si lors que l'image de Dieu apparoissoit en nous, par la lumiere de nos esprits, & par la droicteure de nos affections, nous auions quelque occasion de nous glorifier en luy: maintenant que par nostre faute elle s'est effacée, ou pour le moins obscurcie en telle sorte qu'à grand peine y sçauroit-on reconnoistre les traces, ne l'auons nous pas pareille ou plus grande de nous humilier, veu mesmement qu'en son lieu est succédé l'image du diable, lequel estât homicide & pere de



mensonge n'a rien en ce monde plus semblable que l'homme qui de sa nature est cruel, superbe, & mensonger? Je demande donc maintenant, si l'homme estant ainsi despouillé des dons de Dieu arien dequoy i se puisse vanter, & si se vantant il n'est pas digne d'une haine publique, & que toutes creatures s'accordent à luy reprocher son arrogance.

Le moyen donc quil faut tenir en ces choses est d'ensuiure l'exemple non du Pharisien, mais du peager: afin que recognoissās nostre misere nous aions recours à l'humilité, qui seule nous fait capables de la droite cognoissance de nous-mesmes. Et qu'en suite nous fassions hōmage à Dieu tant de nostre Creatiō, q̄ de tant de biens que tous les iours nous receuons de luy, principalement des choses celestes & supernelles dont nous sōmes spectateurs priuatiuemēt à tous autres animaux. Et partant si nous auons receu quelques graces & dōs de Dieu, il sē faut despouiller pour se bien considerer tout nud en sa nature. Car aussi l'hōme n'est iamais plus diuin que quād il pense à sa fragilité. Qui veut estre bon, doit premierement croire qu'il est mauuais. Car il y en a beaucoup qui se trōpēt en cela (cōme le Pharisiē) qui se sentans yn peu prudēs, iustes;

D iij

liberaux, magnanimes, & temperans s'esleuent en leur cœur, & se glorifient comme si par leur propre industrie ils auoient aquis telles vertus: combien que tous les hommes en general n'ayent rien qui ne leur ayt esté donné du ciel, & que le sçauoir avec les autres vertus & ornemens de leur esprit, comme aussi la force & beauté de leurs corps, ne sont que ioyaux que Dieu leur a presté liberalement, afin qu'il ayt honneur en ses seruiteurs estans ainsi bien acoustrez.

N'y ayant donc rien en nous qui merite gloire, ceste consideration nous pourra beaucoup ayder à nous biē cognoistre, veu que quand nous nous regarderons sur nostre patron nous iugerons qu'il n'y a en nous aucune perfection digne de loüange.

Mais la dernière & principale chose qu'il nous conuient faire quand il est question de nous bien cognoistre, est de nous considerer au iugement de Dieu. Car ainsi que l'innocence d'un homme n'est iamais bien cogneüe, si elle n'a esté espluchée deuant quelque iuge subtil & rigoureux: aussi ne sçauons nous pas qui nous sommes, si nous n'auons passé par l'examen de ce grand Dieu qui void & cognoit tout. C'est luy qui a les informatiōs & le procès de toute nostre vie, & qui peut faire apparoir des pēsees, conseils

& secrets desirs de nostre cœur, selō lesquels il faut que nous soyons iustificiés ou cōdānés. Ioint qu'estant pur de toutes affections qui pourroïent destourner, & corrompre son iugemēt, il est encor pour ceste seconde raison seul suffisant & capable de iuger le mōde. Par quoy il faut que chacū luy cōmettant sa cause ne pense point estre iuste ny louable, iusques à ce qu'il soit approuué tel par sa sentēce. Si nous faisons ainsi, il n'y a point de doute que cela ne rabate bien nos fourcils: car si nous redoutons la Iustice des hommes ( qui toutesfois peuuent estre abusez & corrompus, & où il n'y a si innocent qui n'ayt quelque apprehension quand on luy veut faire son procès, & qu'il voit sa reputation au hazard de leur iugemēt, pensant biē que son innocence ne peut estre si grande qu'il ne se trouue coupable en quelque chose si to<sup>9</sup> les faits sont biē examinés: ) que ferōs nous cōsiderās celle de Dieu, qui à cause de sa Sagesse infinie, ne peut riē ignorer ni oublier de toutes les plus profondes pēsées de nostre esprit, ni pareillemēt les dissimuler, attēdu sa volōté cōstāte & immuable, laquelle pour cete raison ne peut aucunement decliner de sa regle.

Je m'asseure que pensant à vn tel iugement que le sien, nous recognoistrōs que nous ne sōmes q̄ poudre & putrefactiō, si biē q̄ toute

l'opinion que nous auions de nous & de nos vertus au parauant, sera bien tost ostée quād nous comparoistrons ainsi deuant luy : car pour le moins deuiendrons nous aussi hon-teux que feroit vn pauvre caimand tout def-chiré, se trouuant avec ses playes & ses hail-lons aupres d'un Roy ou de quelque autre grand seigneur.

Heureux donc se peut dire l'homme, qui parmyces grands tracas d'affaires du mō-de a tousiours deuant ses yeux quelle est sa nature, afin que par la cognoissance de soy mesme il monte comme par degrés à la co-gnoissance de son souuerain Bien. Disōs dōc:

*Qui a de soy parfaite cognoissance  
N'ignore rien de ce qu'il faut scauoir.  
Mais le moyen assure de l'auoir  
Est se mirer dedans la Sapience.*

---

**LE SECONDEFFECT QVE**  
*la Vertu produit en l'Homme.*

**CHAPITRE V.**



'Est de luy faire bien cognoistre le VICE & les maux qui en procedent, car de ne sçauoir que c'est que de mal, est vne bestise & ignorance des choses que doit principalement sçauoir ce luy qui veut viure droitement & en hōme de bien, afin que par l'antithese & comparaison de la Vertu avec son contraire tresrepugnant, il soit tant plus incité à l'aymer & suiure, pour detester & fuyr le VICE, (puissance

*Qui n'est rien qu'un neant, un vuide, une im-  
Un travail sans repos, une priuation.*

*Un grand desfreiglement, une aigre souuenance  
Un tourment, une mort, une imperfection.*

Car commela Vertu est la vie de l'Ame qui luy cause sa felicité: aussi le vice en est la mort, entāt qu'il esteint & suffoque en elle la lumiere de Raison.

Cellelà, n'a que le Biē & la Verité pour son fondement; au cōtraire cestuy-ci n'est appuié que du mal & du mensonge, que nous pouuons à bon droit nōmer les Pere & Mere du Vice, veu que de ce mariage comme de leur source procedent toutes especes d'erreur & de meschanceté. Car tout ainsi qu'estre Bō & veritable n'est point vne qualité sans actiō & sans effect, ains qui produit sans cesse bons & louables fruiets: Aussi estre mauuais & mē-



sōgern'est point vne qualité morte ni oisue,  
mais qui agit sans cesse en toute sorte de vice,  
& vn desir & exercice continuel de mal faire.

Que si le mal est vn deffaut de Biē, & Men-  
songe priuation de verité; Que peut estre le  
Vice qu'une Passiō extreme destituée de l'as-  
sistance de la Raison, & par consequēt vn tra-  
vail sans repos, & yn cōtinuel tourmēt de l'es-  
prit? Car tout aussi tost que la Vertu cesse d'o-  
perer, le Vice se met en possession;

*Lequel se dilatant & croissant en malice*

*S'exale dans l'Esprit, & gaste l'intellect*

*Si bien que la Raison s'abisme en l'iniustice,*

*Où vogue sans pilote au vent de tout obiect.*

Il charme dōc premieremēt nos sens de ses  
douceurs, & ayāt pris racine au cœur fait que  
la volōté se rēd captiue des passiōs & Affecti-  
ons de nostre Ame laquelle ayāt perdu le timō  
de la droite Raisō se laisse cōduire & trāspor-  
ter felō les desirs extrauaguās de la sēfualité.

*Mais les regrets, les pleurs, sāt les biēs qu'il recelle*

*Et qu'il garde à la fin pour ses plus fauoris:*

*Car le plaisir est bref, la peine est immortelle,*

*Et les plus aduisēs y sont souuent surpris.*

Ainsi l'ame qui consent au vice, se melle  
par ce consentement dās la courruptiō qui  
en arriue. De là vient qu'elle est pleine d'en-  
nuis, de tristesses, de ialousies, de vaines espe-  
rances, de desespoirs, d'inconstances, & de

folles imaginations qui luy ont engendré tant d'erreurs, tant de crimes, & de desobeissances contre le Souuerain, formât ses actions directemēt contre sa Volōté: De sorte qu'estāt priuée de sa grace, elle tōbe en obscures tenebres d'erreur & de mēsonge du tout cōtraires à la Nature qui ne respire q̄ la lumiere & la verité.

Estant donc destituée de vraye Intelligence, elle choisit plustost le mal que le bien, le mensonge que la Verité. Misérable condition de l'homme! qui se laisse transporter au vice, qu'il deuroit d'autant plus hayr, qu'il luy apporte de malheur & d'infelicité en luy adhé-  
rant.

DE ce Tronc mortel sortent trois branches, chacune desquelles se dilate en grands & diuers rameaux qui produisent toute sorte de vices & meschancetés.

La premiere en ordre est l'AVARICE racine de tous maux, entāt que la nature de ce vice est vn desir & conuoitise d'amasser les biens & richesses du monde, qui font oublier à l'homme son deuoir, son honneur & la cōscience.

Il'y a deux especes d'Auarice. L'vne taquine, sordide, sottē & brutale: tels sont ces miserables qui de peur de perdre leur or & argent (lequel bien souuent ils n'ont point acquis par leur trauail, mais ne

l'ont que de leurs parens) l'enterrent & emprisonnent, craignant qu'il ne diminuë, ou qu'on ne les emprunte. A ceux-cy toute leur auaricé ne leur reuient en fin à aucune commodité, ni pour eux, ni pour personne; veu mesme que pour tant plus espargner elle les fait aller quasi tous nuds, ou mal habillés, & les contraint de se nourrir tant seulement de pain bis, & de vin poussé. Toute leur occupation, tout leur plaisir, contentement, paradis, & beatitude consiste à contempler, admirer, & idolatrer apres leur Dieu Mâmon, que continuellement ils couuent, & de l'œil & de l'esprit, comme fait vne tortuë ses œufs enseuelis dedans le sable. Ils sont si ennemis de nature qu'ils ne se presteroiēt point à eux-mesmes dix escus pour se racheter de prison, ni ne voudroient rien despendre pour se faire guerir de quelque maladie. Ainsi se rendent-ils pources & souffreteux toute leur vie, afin qu'ils se puissent trouuer riches seulement à la mort.

L'autre espee d'Auarice est plus actiue & rapineuse que la precedente qui se contente de ce qu'elle a, au lieu que cete-cy apporte vn desir & conuoitise extreme de pecune & d'argent qui aspire tousiours d'en auoir dauantage par quelque voye que ce soit. Tellement

quel homme qui est atteint de cete passion n'a point de conscience. Car il pense que le peché qu'il delibere de faire soit petit au prix du gain qui se presente, separant ainsi cauteleusement le profitable d'auec l'honneste, en sorte que ni pour la honte, ni pour la crainte, l'Auarice ne se peut reprimer en luy.

De cete espee il y en a de deux sortes, l'une Ambitieuse, quand on desire de surpasser en richesses & facultés les autres par quelques voyes qu'on y puisse paruenir: car en cet endroit tout est iugé de bonne prise. Cete cupidité est fort dangereuse, principalement en ceux qui ont grande autorité & pouuoir. Car ayant la force par deuers eux ils ont par consequent le moyen de perpetrer de grandes violences & extorsions pour en auoir, non pour mettre en espargne comme la precedēte, mais pour despandre & auoir de quoy fournir à leurs liberalités & magnificences, si qu'en cela elle n'est pas tant vituperable que la suiuite, veu qu'elle tiēt ie ne sçay quoy de genereux, au lieu que cete-cy qui reste à descrire, est vne passion violente & insatiable qui tue de soin & de trauail les hommes qui sont sous sa puissance. Car elle les traîne par les champs, par les bois, par mer, par terre, hyuer, esté, iour & nuict, par pluyes & chaleurs sans



leur donner vne seule heure de repos. Ainsi les contraint elle d'acquiescer les richesses avec grande peine & travail, leur en ostant quant & quant le droit Usage: car excitant leur appetit elle les priue du plaisir.

Miserable condition ! veu que l'homme n'est iamais si heureux iouissant de son desir, qu'il seroit s'il ne vouloit point desirer. Car si le desir d'en auoir n'est borné de quelque Raison, il est beaucoup plus dangereux qu'une extreme pourteté, pour ce que la grande Auarice fait la grande disette de toutes choses, & est aussi peu arrestée par les richesses suruenantes qu'un feu allumé par le bois qu'on iette dessus.

Car tant plus l'Auaricieux a des biens, plus il en souhaite. La medecine qu'il cherche en l'or & en l'argent pour le guerir, augmente sa maladie: & l'acquis ne luy en est tousiours que commencement du desir d'amasser.

Les coffres, les bougettes, & les bourses se peuvent bien remplir; mais non la cupidité de l'Auaricieux, qui n'a non plus de fonds qu'un abyfme. Il n'a iamais esgard à ce qu'il a pour se contenter, mais à ce qu'il appete, & qu'il n'a pas encore, pour tousiours se tourmenter de plus en plus.

Aussi est-ce de vray la plus miserable &



detestable passion qui puisse tomber au cœur de l'homme. Les autres cupidités aydent à leur assouuissement; mais celle-cy y repugne. Iamais gourmand ne s'abstint d'un bon morceau par gourmandise, ny yurongne de bon vin par yurongnerie: mais l'auaricieux s'abstient de toucher à l'argent (pour s'en seruir) par conuoitise d'argent, tant cete cupidité altere son desir, sans assouuissement ni fin. Elle est semblable à ce grand Ocean qui pour toutes les eaux qui s'y viennent rendre ne monstre pas de s'en remplir plus que de coutume. Bref, c'est ce Tantale figuré aux enfers qui entre l'eau & la viande meurt de faim & de soif.

De maniere que l'homme tanté de cete passion deuient insatiable, inhumain, cauteleux, enuieux, curieux, mēteur, iniuste, des-honneste, desloyal & sans foy: taquin, vilain, trompeur, larron, traistre, faux tesmoin, pariuire, conuoiteux du bien d'autrui, & malheureux iusques au bout.

Poure Auaricieux! qui ne deploreroit ton infortune te voyant tant souffrir à cause des biens que tu as, & autant ou plus à raison de ceux que tu appetes & pourchasses? Ce ne sont pas fruits que la terre te produit, mais soucis, angoisses, & tristesses. Sans cesse

tu te plains, sans cesse tu dis que feray-ie ? Tes plaintes montrent ton mal, & ta demande la faute que tu as de remede pour y pouruoir. O cruelle & estrange Passion, & bien peu differente d'une rage ! Lecteur, ie te renuoye au cinquiesme chapitre de l'Epistre S.Iaques qui pronõce aux Auaricieux l'arrest de leur condemnation.

L'AMBITION est la seconde Branche qui voisine & talonne l'Auarice. C'est vn desir que nous auons tous naturellement d'apparoir, & estre eminens par dessus les autres.

Il n'est pas esgal en tous: mais est plus grãd en aucuns, és autres il est moindre, selon que les humeurs & esprits sont differēs. Car ceux qui ont quelque viuacité d'entendement, & le cœur vn peu hautain & esleué à mediter & entreprendre quelque grande chose y sont plus sujets que les autres.

De ce poison fut abreuué nostre premier pere par l'artifice du diable pour aspirer à la Diuinité, ne recognoissant pas les biens qu'il auoit receus de son Createur; de sorte que nõ content de son estat & de l'empire qui luy auoit esté baillé sur toutes les creatures de la terre, il fut esmeu à desirer d'estre esgal à Dieu, lequel iustement indigné, tant à cause de son audace que de son ingratitude l'abbassa tout  
autant

autant qu'il se vouloit exalter, le mettant & ses enfans en tel estat, que force leur est de cognoistre & confesser maintenāt qu'ils sont hommes.

Voila quel profit nous auons tiré de l'Ambition de nostre premier pere, qui se prouigne en nous d'autant plus que nous travaillons à nous esleuer outre le Deuoir. Car tousiours le desir desmesuré de la gloire est vicieux: mesmes il est doublement à blasmer, quand pour y satisfaire nous entreprenōs quelque chose iniuste ou deshonneste.

C'est l'ordinaire des Ambitieux de ne trouuer pire cōdition que la leur, presere si qu'ils desirent l'aduenir, & ne cessent à cete fin de brouiller les cartes & tascher à reuerfer toutes choses dessus dessous, pour les amener de mutatiō en mutation iusques à leur dernier periode. Vraye peste de tous estats, tant qu'ils reçoient plus de maux en vn seul iour par ces Ambitieux, que de toutes autres calamités qui leur pourroient arriuer.

- La seule ambition de Cesar (cōme de beaucoup d'autres) a perdu en luy le plus beau & plus riche naturel qui fut onques, & a rendu sa memoire vituperable pour auoir voulu chercher sa gloire en la ruine de son pais, par la subuersion de la plus puissante & florissant

E

te Republique que le monde verra iamais.

L'Ambition d'Alexandre ruina toute l'Asie: Et pour vn Alexandre qui a tiré profit de son ambition ( avec perte toutesfois de sa reputation enuers les gens de bien ) il y en a infinis qui se sont ruinés, comme Pompée, Iules Cesar, Crassus, Marius, & infinis autres tant anciens que modernes.

Quand donc les Poëtes ont feint vn Icarus precipité dans la mer, pour auoir entrepris de voler au ciel avec les ailles de cire. Et vn Phaëton qui fut foudroyé lors qu'il se voulut mesler de conduire les cheuaux & le chariot du Soleil, ils n'ont voulu enseigner autre chose par ces fictions sinon que la fin de toute Ambition est ordinairement mal-heureuse.

Elle promet à l'homme vn monde de felicités, mais elle ne luy fait esclorre que des regrets. Elle luy propose vn Empire; mais elle ne luy donne que des ruines. Elle le monte sur le pinacle, mais c'est pour le precipiter, & luy faire rompre le col. Car depuis que l'homme d'un vol ambitieux vient à quitter son deuoir, & qu'il franchit & outre-passe les bornes de la Raison & d'equité, tous ses desseins sont les premiers qui deliberent contre luy, & ses conseils aduancent sa ruine.



De cete source procedent la presumption, l'orgueil, l'arrogance, l'ingratitude, l'atheisme, l'infidelité, l'iniustice; La temerité, la vengeance, la desloyauté, la perfidie, l'oppression, & la Tyrannie. Les trahisons, rebellions, factions, seditions, diuisions, querelles, duels, & vn monde de malheurs qui tuinent les familles, les cités, les Estats, les Royaumes, & les Empires.

Au moyen dequoy nous pouuons remarquer que l'Ambition est le seul ou principal vice, dont les plus parfaits se doiuent soigneusement garder. Car comme les bois qui sont plus delicats sont d'autât plus sujets aux vers & à la pourriture; Aussi voyons-nous que les plus gentils esprits, & ceux qui ont la nature & les affections plus genereuses, sont ordinairement les plus enclins & adonnés à cete passion & cupidité.

Je n'entens pas toutesfois condamner ou reprendre icy cete Ambition d'honneur, que les hommes doiuent auoir de viure au monde en bonne reputation, quand on prendra l'Honneur pour vn bon & loüable tesmoignage que nous deuõs pourchasser pour edifier nos prochains par bons exemples & vertueuses actions: Ains cete vaine gloire qu'aucuns taschent d'acquerir par voyes & actes

•E ij



en partie illicites, & en partie ridicules: où cet Honneur temporel qui est attribué aux choses qui ont tousiours esté, & sont encore aujourd'huy par vne faulse opinion estimées & admirées entre hommes: ou vn renom & estime qu'ils pretendent acquerir, plus par semblant & contrefaisant les vertueux, que pour aucun vray effect qui soit en eux. Car la vertu ne peut souffrir que ceux qui la suiuent, se laissent vaincre par l'Ambition, ains leur fait recognoistre & aduoüer franchement leur petitesse pour chercher la vraye gloire en l'humilité par loüables travaux, au contraire du vice, lequel par honneurs, plaisirs, richesses, & oisiveté precipite les siens en mortelle ruine.

LA VOLYPTE vient en suite, qui n'est autre chose qu'un chatouillemēt des appetits sensuels à l'instant mesme qu'ils iouissent de la chose desirée.

Elle s'engendre en nous par la cognoissance que nous auōs de la beauté, & de l'harmonie, de l'odeur, de la douceur, & de la delicateſſe de quelque chose que nous aimons.

Mais d'autant qu'en l'action de la volupté l'homme ne peut auoir vne iouissance perdurable, il tasche de la reietter souuent

pour iouyr tant qu'il peut du plaisir, mais en vain. Car si apres vne longue reiteration de ces choses son desir est satisfait, alors au lieu de receuoir quelque contentement, il n'a qu'une sarieté & qu'un mespris de ce qu'il a tant recerché: tellement que la Volupté n'est qu'un ~~defreiglement~~ en son principe, vne ~~defectuosité~~ en son progrès, & un ~~degoustement en la fin~~.

Et puis combien reçoit-on d'inquietudes deuât que cete ombre de felicité arriue? Avec combien de trauaux, de sollicitudes, de haynes & d'enuies paruient-on à la iouyssance de quelque chose? N'est-il pas vray qu'aussi tost que la Volupté maistrise l'homme, au mesme instant tous ennuys luy pendent sur la teste: & que tant plus le iugement est corrompu & infecté de ce vice, tant plus les affections sont mauuaises, violentes, & en plus grand nombre; lesquelles ne peruertissent pas seulement les sens interieurs de l'ame, mais nuisent beaucoup aussi à la santé du corps. Car d'où viennent tant d'humours corrompûs; & tant de maladies incurables ou incognûs que des fleurs de la Volupté, & des plaisirs que nous achetons au peril de la vie de l'ame, & bien souuent de celle du corps, avec plus d'occasion de

L. ij

se repentir que de se ressouuenir du passé,

Les tristesses, les ennuys, & les desespoirs, sont-ce pas les fleurs & les arbres de ce paradis voluptueux ? Les larmes n'y seruent-elles pas de fontaines ? Les souspirs, les repentirs, & les regrets, ne sont-ce pas les chants & fredons melodieux de la plus douce musique ?

Cas estrange, & qui merite bien d'estre consideré ! pour nous faire recognoistre la grandeur de nostre misere, & la corruption de nostre iugement, en ce que nous ne pensons point qu'il y ait autre contentement que celui que nostre chair peut receuoir par la satisfaction de ses desirs. De cela il aduient aussi que nous craignons de perdre ces choses qui à la fin nous perdent & destruisent, & qu'en les aimant nous nous reculons autant de l'amour & poursuyte des biens, de l'honneur, & des plaisirs qui sont vrayz & certains.

Voilà comment la Vertu se perd dans le Royaume des delices.

En ce seul point l'Auaricieux deuiant prodigue ; Et l'Ambitieux tombant de l'un extreme dans l'autre, deuiant porceau dans la Volupté ; Car les desirs effrenés des voluptueux ne scauroient auoir assouuissement ni

fin, à cause que iouissans d'un plaisir ils en demandent & appetent soudain un plus grand & plus chatouilleux, & vont leurs desirs & souhaits croissans en infinité iusques dans l'abisme de tous malheurs.

Par la volupté illicite & desreiglée, l'homme deuient intemperant, gourmâd, friât, yurogne, lubrique, paillard, adultere, lacif, prodigue, mol, couard, effeminé, deshonneste, impudique, scandaleux, paresseux, oisif, ioueur, affronteur, pauvre, souffreteux, & finalement miserable.

AINSI les maux qui procedēt de ces trois brâches du VICE, cōme de leur tige sōt accrochés comme par chaînōs les vns aux autres qui trainent l'homme à toute espee de meschancetē, la fin de l'une estāt le cōmencemēt de l'autre pour le conduire & precipiter aux enfers: parce que le vice est tousiours auergle & se lance naturellemēt aux perils: Dispose l'homme à toute sorte de malheurs: Est plus dangereux que la plus miserable fortune qui lui pourroit arriuer: Rēd malheureux au dedās celuy qui sēble estre heureux par dehors: car c'est un sepulchre blanchy tout rempli de vers & de pourriture.

Ainsi estāt masqué de fauce apparece il trahit ordinaiemēt l'homme en le flattant, si bien

E iij



qu'il luy fait desirer ce qu'il faut craindre, aymér ce qu'il doit hayr, & pourchasser ce qu'on doit fuyr, l'aueuglant en telle sorte qu'il establit sa felicité en la iouyssance des choses terriennes & caduques sans considerer que celuy qui met son esperance en icelles a plustost l'ame remplie d'inquietudes & d'afflictions, que de repos & tranquillité & par consequent est en vne perpetuelle seruitude de ses propres passions.

C'est pourquoy il n'y a danger ni affliction quelconque que l'homme ne doive choisir beaucoup plustost que de se laisser manier par le vice, entant que c'est le plus detestable Tyran qu'on scautoit imaginer, ne donnant iamais repos d'esprit à son possesseur. Car quelque orillier qu'il mette sous sa conscience pour la flatter & endormir, si est-ce qu'elle se trouue tousiours angossée & travaillée de soucis & de frayeurs continuelles. Voire l'Experience apprend aux plus vicieux qu'il y a plus de peine à faire mal, qu'à bien faire.

Car il y a peine à se résoudre au mal contre le remords de la conscience qui n'est pas petite partie, laquelle crie incessamment:

*Aye de toy plus que des autres honte*

*Nul plus que toy, de toy n'est offensé;*

*Tu dois premier si bien y as pensé,*



*Rendre de toy, à toy mesme le conte.*

Peine encore à faire le mal en cherchant des cachetes, couuertures, & artifices avec beaucoup de trauail. Mais quoy qu'il se cache, si n'est il point assésuré en ses tenebres, dautant qu'il porte iour & nuit son tesmoing dans l'Ame, lequel ne trompe iamais & ne peut estre trompé, qui crie pareillemēt.

*Cacher son vice est vne peine extreme*

*Et peine en vain. Fay ce que tu voudras*

*A toy au moins cacher ne te pourras*

*Car nul ne peut se cacher à soy mesme.*

En fin le peché estant enfanté, voilà pour vn plaisir mille douleurs, & vne horrible gehene en la Conscience. Car la loy du Deuoir prononce clairement, Il n'est loisible de mal faire. Celle de la conscience produit tout d'un coup les tesmoins, l'information, le iuge, la condemnation, le bourreau, & le supplice. Et la Loy de l'Honneur fait retentir par la voix de la renommée le reproche & la honte du deshonneur, condamnant le vice & la memoire du vicieux, au veu & adueu de tout le monde.

Toutesfois q'est encore le pis en ce que la mort du corps n'est point le dernier supplice contre l'homme vicieux. Car si la mort apportoit aux homes cōme aux bestes vne pri-

uation de tous sens & vne totale abolition de l'Ame, certes les viciieux auroyent vn grand aduantage sur les vertueux, de iouyr durant leur vie de leurs desirs & conuoitises sans estre chasties: mais la Iustice diuine prononce haut & clair;

*Plus le meschant vit longuement au monde  
Sans s'amender: il va s'accumulant  
Tant plus de peine en ce feu violent  
Qu'il doit souffrir en ceste mort seconde.*

Car Dieu ne punit & ne chastie pas tous les meschants en la terre, afin que les hommes cognoissent qu'il y a vn iugement futur, auquel les impietés de telles gens seront punies & chasties. Comme aussi il ne recompence pas tous les bons de ses biens en ce monde, afin qu'ils croient qu'il y a vn lieu en l'autre vie auquel les vertueux esperent d'estre guerdonné.

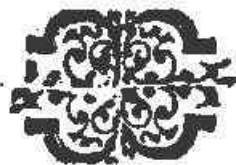
Semblablement il ne punit pas tous les meschans, & ne salarie pas aussi tous les bons icy bas, de peur qu'on n'estime que les vertueux suyussent la Vertu pour l'esperance des guerdons terriens, & qu'ils fuyent le vice pour la crainte des punitions & tourmens de ce monde. Car par ce moyen la Vertu ne

feroit plus Vertu, veu qu'il n'y a action qui puisse porter ce nom si l'intention de celuy qui la fait regarde a l'esperoir de quelque recompence terrienne, & non pas à l'amour de la vertu mesme, afin d'estre agreable à Dieu qui seul nous peut rendre à iamais Bien-heureux.

Malheureuse donc est la condition des hommes vicieux, & deplorable leur vie & leur fin, puis que le vice les priue d'un Bien tant excellent que la seule Vertu donne à ceux qui se conforment à sa nature.

*Chassas docques le vice, & descourras sa feinte  
Nous perdrons aussi tost le desir de l'aymer.  
Car goustât la Vertu d'une ame pure & sainte  
Nous trouverons après le monde fort amer.*

*Ne sois donc estonné, Lecteur, si tu chemines  
Par des sentiers facheux & plains d'auesités.  
Car c'est dans les travaux & parmi les espines  
Que la Vertu se tient non dans les voluptés.*



## LE TROISIÈME EFFECTIVE

*la Vertu produit en l'homme.*

## CHAPITRE VI.



EST la theorique & pratique  
de se vaincre soy-mesme.

A laquelle victoire nous devons  
tant plus nous efforcer de parue-  
nir que plus nous recognoissons  
nostre nature y resister, veu que toutes les  
mauuaises passions & affections qui sont en  
nous, sont autant de perturbations lesquelles  
n'estans mesprisées par la droite Raïson, pri-  
uent l'homme du Souuerain Bien de l'Ame  
qui git en la tranquillité d'icelle.

Attendu donc que tout ce qui nous esmeut  
est Passion ou Affection, tant ce qui nous  
pousse à la Vertu qu'au Vice selon l'instinct  
naturel d'un chacun, nous pouuons dire que  
nos passions & affections sont les vrais tes-  
moins de ce que nous sommes, parce qu'il  
n'y a rien en nous qui nous donne plus de  
force qu'elle, soit au Bien ou au Mal.

C'est pourquoy il n'ya rien que l'homme

Prudent doiue avec plus de soin tenir sous les loix de la Raison, ni qui lui soit plus loüable que de vaincre ses affections, ni plus honteux que d'en estre surmonté.

A cete cause la Vertu nous apprend nō pas d'estre priués de tous desirs & conuoitises, mais de les reprimer & maistriser: veu qu'il n'est nul tant hebeté & stupide qui n'aye quelque sentiment de volupté, & qui ne soit aussi esmeu de gloire & d'honneur.

Car la Nature curieuse tant d'estre prouignée par succession, que d'estre conseruée en son entier par estat sain & parfait nous a imprimé le desir de l'aise, & le chatouillement des voluptez corporelles, ausquelles nous nous licentions par trop, si la Raison n'agit en nous.

D'autre part aussi Nature nous a engraué l'appetit de loüange & de Gloire, tant afin que ce dernier desir resistast au desordre de l'autre par vne crainte du blasme qui suit ordinairement vne vie trop voluptueuse & desreglée en ses plaisirs, qu'afin aussi qu'elle seruit d'ailes à nostre volonté pour desirer & se porter à la vertu, que la loüange accompagne; & qu'en ce faisant nous paruinssions en fin au droit but de nostre creation.

Neantmoins il y a cete difference entre



ces deux appetits , que le premier comme sensuel peut estre effacé en l'homme vertueux par vn long & continuel exercice de commander à soy mesmes & à ses passions pour les rendre obeissantes à la Raison , & tellement promptes à ses ordōnances qu'elles n'aurent aucune excedente esmotion. Si bien que tout ce desir est tellement temperé aux hommes sages, qu'il y paroist amorty.

Mais le second ne peut estre effacé qu'il n'en reste tousiours beaucoup de traces en tous hommes generalement. Car l'homme de bien desire d'estre honoré par Vertu , & encores qu'il ne cherche point par ostentation la gloire , neantmoins ne fuit-il pas la vraye louange , ou pour le moins il met peine d'en estre digne : car le merite le contente en sa conscience. Dautre part le meschant ores qu'il se trompe en la cognoissance & en la recherche de la gloire , & qu'il la fuye par ces effects plustost qu'il ne la suit , neantmoins le contre-cœur qu'il a d'estre blasmé ou appellé meschant ( niant tousiours estre tel ) donne à cognoistre le desir qu'il a d'estre loué.

Tous deux donques tendent generalement à l'honneur & au prix de la reputation : mais lors qu'ils sont arriues à l'angle de Py-

tagoras, auquel les actions bonnes & mauvaises aboutissent: l'un prend à droict, & l'autre flechit à gauche, tendans ainsi à fins autant diuerses que sont differentes les voyes qu'ils prennent. Car le desir est le contre-poids de nostre Ame qui l'a fait pencher & trebucher du costé qu'elle met son vouloir.

Mais parce que les desirs ne nous ont pas esté baillés esgalement aisés & faciles, icy l'homme se trompe ordinairement au choix, d'autant que la difference en est tres-grande: Car la volupté nous suit par tout, elle est en tout lieu, s'offre à tous, caresse tous, pour le moins la iouissance en est facile: D'ailleurs elle nous promet tant de douceurs, tant de plaisirs, tant de repos, tant de contentement, tant d'honneur, & de liberté, qu'il faut estre grandement constant pour ne se desbander aux delices sensuelles, pour auxquelles resister nous sommes excites & stimulés tant par la honte & crainte du blâme, qu'affermis & corroborés par la gloire des bons.

L'honneur au contraire est esloigné de de nous d'une distance fort longue, estroicte & raboteuse, dont le chemin (qui est vniuersel) est difficile à tenir, glissant & penible

au possible ; car le sentier de la Vertu par lequel on y est cōduit est tres-espineux , plein de peurs, de frayeurs, d'ennuys, de veilles, & de toute sorte de malaise , suieēt aux pilleries des enuieux, des medisans, & moqueurs : Bref tout y est difficile , & d'accès presque impossible.

Quand donc l'homme se resoluant à son propre bien & à la jouyssance du vray Honneur, maugré toute apprehension de peine, danger, & trauail quitte aux delicats & effeminés les delices , & se confine aux labeurs, aigreurs, & ennuyes de la Vertu, il est plus que raisonnable qu'estant par cete braue resolution paruenue au faiste d'un si grand Dessein, il y soit recogneu & recompensé de la couronne d'honneur & de loüange, pour le prix de laquelle il auoit entrepris vn si fascheux & pemble voyage.

Nature donq'a imprimé en tous hommes vn amour & desir de loüange, & dauantage vne opinion que la gloire ne peut venir que des iustes œuures: si bien qu'il se faut donner garde d'estre si desnaturé que de faire trop peu d'estat de la gloire, ni aussi de penser qu'on la puisse acquerir par iniques actions.

Voilà pourquoy la Theorique & pratique de Vertu est icy necessaire, qui consiste  
tant

tant en la cognoissance & exercice du Bien que nous deuons aimer & suyure, qu'en la fuyte du mal que nous deuons hayr & quitter: d'autant que le Vice ne se guerit par repentance seulement, mais par correction & amendement de vie: Il doit estre chassé par la Vertu, & non par vice contraire: car l'Auaricieux deuenant Prodigue tomberoit d'un extreme dans l'autre.

Il faut donq que la Vertu opere en tenant le milieu des affections de nostre Ame, l'Ame doit commander aux Sens, & les Sens doiuent guider le corps, de sorte que c'est par eux que l'affection se fait du corporel au spirituel. C'est par ce vehicule que cete terre animée se porte iusques au temple de l'immortalité.

Admirable moyen si nous le scauions bien comprendre, & encore plus si nous en pouuions bien vser! Car tout ainsi que la vie de l'ame c'est la grace diuine: & la vie des Sens l'assistance de la Raison, Aussi la manutention du corps ne despend que de la bonne cōduite des Sens assistés de ce premier mouvement, qui les doit spiritualiser.

Car si l'ame se vouloit contenter d'elle mesme sans traualier pour ses associés, elle perdrait toute sa gloire ne pouuant estre v-

F



nie à l'vnité où elle aspire que pour auoir bienfait : tellement que son salaire ne depend que de son administration & gouuernement, car en cela consiste son action.

Or en quoy peut elle agir, ou par quelle chose se peut elle faire cognoistre si ce n'est par ses facultés ? Il faut donq qu'elle leur assiste, qu'elle les conduise, & qu'elle les maintienne perpetuellement tant qu'elle sera liée avec eux, à fin que toute triomphante de gloire pour auoir surmonté le diable, le monde, la chair, & ses affections, elle conduise ses associés en l'immortalité.

Au cōtraire si elle vouloit par trop cōplaire à leurs appetits & cōcupiscēces, & qu'oubliât son rang & sa charge, elle se rēdit esclau de leurs volōtés, alors elle meriteroit bien (pour s'estre laissée trāsporter aux affectiōs) d'estre priuée du souuerain Estre, puis qu'elle a rendu vaine l'intention de son Createur, qui estoit telle, qu'elle deuoit prendre le plus subtil de ces choses impures & l'attirer à elle, pour puis apres les conioindre en luy.

Le moyen donq qu'elle pourra tenir en ses contrarietés sera, de faire en sorte que les sens, & qu'elle mesme ne soyent que Raison, c'est à dire qu'elle ne soit pas si spirituelle qu'elle ne pense auoir vn corps qu'il faut



entretenir pour en pouuoir lib remēt vser : & qu'elle ne soit pas aussi tant corporelle, qu'elle ne se souuiēne de sō essence, & qu'elle est la secōde cause de la beatitude de to<sup>r</sup> les deux.

Ainsi la Vertu produisant ses effects en l'hōme prudent, imprime en l'ame diceluy non seulement la cognoissāce de ce qui est iuste, hōneste & profitable pour le luy faire aymer : mais aussi de ce qui est iniuste, deshonneste & dommageable pour le luy faire hayr : captiuant ses affectiōs sōus les regles moderées de ses loix, afin qu'il ne tombe en la puissance du vice sō ennemy, & soit fait son esclauē.

Or qui a il de plus miserable au monde que la seruitude ? Et quelle seruitude plus grande que d'estre serf & esclauē de ses affectiōs desordonnées ? Au cōtraire qu'est il de pl<sup>r</sup> heurenx au mōde que la liberté ? ni liberté plus grādē que d'estre maistre de soy mesme ?

Que si la victoire doit estre prisée selon la dignité de celuy qui est vaincu, il est certain que le vainqueur sera aussi grand cōme a esté la gloire du vaincu. En ceste sorte la victoire qu'eut Achilles contre Hector estoit d'autant plus noble que Hector estoit vaillant & puissant. Or est il qu'il ni a rien en ce monde si grand que l'homme ; ny en l'homme riē de si excellēt que son ame & son cou-

F ii

rage, qui est la plus grande & plus puissante chose qui soit en tout l'Vniuers. Car à bon droit ce qui approche de plus pres au premier principe est meilleur & plus noble. Or l'ame de l'homme est plus semblable à Dieu à cause de son entendement, vsage de Raison, & volonté franche qu'elle a par dessus tout ce qui est des corps des hommes & autres creatures terrestres; dont sensuit qu'une seule ame raisonnable est plus noble & meilleure que tout le reste du monde.

Si donq vn homme vainq & surmonte son ame propre, il acquiert vne plus noble victoire que s'il auoit vaincu & subiugué le demeurant de la terre.

C'est pourquoy le contentement de l'homme durant cete vie ne depend que du repos de l'ame, qui ne peut estre engendré par des choses toutes contraires, telles que sont les desirs & conuoitises dont il est agité.

Ni pareillement la tranquillité de l'esprit ne consiste pas proprement en exemption de douleur, mais bien en affranchissement de ces passions violentes qui tracassent les vicieux & maladiués :

Tellement que celui est seul libre & franc qui sçait dominer ses affections, & resister à ses cu-

pidités qui le pourroient tromper & dece-  
voir en leur adherant.

Que si nous estimons la fortune misera-  
ble & malheureuse de celuy qui ayāt esté Sei-  
gneur, est par quelque desastre tombé en la  
subiection de son vassal & seruiteur (combien  
qu'il soit homme) Que doit on dire de celuy  
lequel s'est volontairement rendu serf non  
seulement de ses passions, mais aussi des cho-  
ses mortes & inanimées, telles que sont les  
richesses & vanités du monde, & en sui-  
te d'icelles du peché, & du diable qui est le  
pis.

N'est-ce pas vne grande punition de Dieu,  
que l'homme de sa propre & libre volonté, à  
faute de se bien cognoistre, se rendre ainsi serf  
& esclave de ces choses là dont il pourroit  
estre le maistre & le Seigneur, si fuyant le vi-  
ce il se vouloit adonner à la Vertu, pour vser  
honnestement de ses biens & de ses fortu-  
nes?

Pourtant s'il nous reste quelque peu de iu-  
gement pour voir & apercevoir les trahisons  
domestiques que nos propres passions nous  
machinent, n'aurons-nous point de honte de  
nous laisser surprēdre par les choses que nous  
deuons auoir preueuës? Auons nous si peu  
profité en l'escole de Vertu, que les biens &

F iij

vanités du monde ayent plus de pouuoir sur nous que la Raison? Voulons-nous effacer ce qui reste de l'image de Dieu en nous, pour deuenir abrutis? Voulons-nous aimer ce que nous deuons hayr? Pourchasser, ce que nous deuons fuir? Posseder, ce que nous veut perdre? Ou est donc cet amour de Vertu? Ou est ce desir d'honneur & de gloire à laquelle toutes genereuses ames aspirēt par bōnes mœurs & loüables actions?

Au moins par ambition refusons toute Ambition, sinon celle qui par vne vraye humilité nous fait deuenir vaillant contre nous mesmes, pour nous vaincre en telle sorte que despouillans nostre premiere peau avec ses taches & imperfections, nous en prenōs vne nouvelle blanchie & fourrée, non seulement de douceur, de patience, de liberalité, d'humanité, de modestie, & de fidelité enuers tous hommes, mais aussi de force, de constance, & de iustice enuers nous-mesmes, pour dompter & matter le plus grād ennemy que nous ayons, lequel se logeant dans nous-mesmes, s'insinuē iusques dans la forteresse de l'entendement, pour nous rauir cet instinct de clarté qui nous reste, à ce que despourueus de lumiere nous glissions plus aisément dans les delices & voluptés du monde, pour nous y

plonger, en sorte que s'estans conuerties en habitude, il n'y ait plus moyen de nous en retirer.

Que si les cœurs genereux & magnanimes se monstrent aux combats iustes & licites : quelle plus noble victoire pourrions-nous obtenir, que de combattre fort & ferme nos passions & affections, à ce que la droite Raison face mourir la mauuaise volonté que nous auons encline aux vices & vanités du monde. Car lors nous pourrons triompher d'une bien grande victoire quand nous nous ferons vaincus nous-mesmes en ce legitime combat, pour entrer en possession du souuerain Bien de l'ame qui gist en la tranquillité d'icelle, Et pourtant nous finirons ce chapitre par cete sentence

*Vaincre soy-mesme est la grande victoire.  
Chacun chés soy loge ses ennemis :  
Qui au pouuoir de la raison soubmis,  
Ouvre le pas de l'immortelle gloire.*

F iiii



*LE QUATRIESME EFFECT*  
*que la Vertu produit en l'homme,*

CHAPITRE VII.

**E**ST de luy monstrier quel est son De-  
 uoir enuers tous hommes, pour s'en ac-  
 quiter dignement selon sa vocation, soit pu-  
 blique ou particuliere.

Car Nature nous enseigne, & l'Experience  
 le confirme que les hommes ne se peuuent  
 passer les vns des autres : tellement que dés  
 nostre naissance la patrie, nos parens, nos  
 amis, & voisins veulent & doiuent tirer quel-  
 que profit de nous ; voire nous ne deuons  
 nous asseurer d'autre rempart en cete vie  
 que de faire, conseiller, & dire toutes choses  
 bonnes & honnestes selon le deuoir auquel  
 nous sommes de nature obligés.

De sorte que si nous voulons suiure la Na-  
 ture, il nous faut employer pour l'vtilité com-  
 mune, & pour la conseruation de la société  
 humaine nos biens, traualx, & industrie, voi-  
 re tout ce qui est en nostre puissance.

Car nul ne vit plus honteusement que ce-  
 luy qui vit à soy, & ne pense qu'à son profit  
 particulier. Mais celuy vit tresbien qui le  
 moins qui lui est possible vit à soy mesme : Et

ne peut aucun viure avec plus d'honneur & de contentement que de s'employer pour le bien & vtilité de plusieurs.

Tellement que l'homme vertueux se sent si viuement touché en son ame du desir de profiter à tous ceux avec lesquels il est viuant, qu'il se met en deuoir de les assister & secourir sans crainte d'aucuns perils ni trauaux.

Il estime que la Patrie est sa maisõ en laquelle chacun doit traualier pour l'vtilité commune. Il preuoit qu'on ne peut garétir sa maison du pillage, les ennemis prennent la ville par assaut. Il faut q̃ chacun porte ses tõneaux à la bresche pour la réparer. Il se faut vnir ensemble pour resister à l'assaillant. Que si chacun se retire en sa maison pour y serrer & cacher son tresor & ses meubles, la ville estant prise le tout se perd. Il faut sauuer le general, pour garentir le particulier. Cela ne se peut faire qu'en se secourât les vns les autres comme vrays amis & concitoyens.

Voila pourquoy le Deuoir nous òblige en ce monde les vns enuers les autres : afin que nous ne traualiions pas tant pour nous, que pour ceux aussi qui auront besoin de nostre assistance, pour pratiquer cete sentence generale de Nature, De faire, ou de ne faire pas à autrui ce que nous voudrions, ou ne vou-

drions pas estre fait à nous-mesmes.

Car il n'y a rien tant contre Nature, & contre la loy des hommes que d'oster à autrui pour faire son profit, d'autant que nature ne peut endurer que des despouilles d'autrui nous augmentions nostre bien.

Tellement que l'homme qui voudra fuire la Nature, ne peut nuire à son semblable, ains aimera mieux estre pource & endurer, que faire mal: veu que le mal de l'ame, qui est le vice, est pire cent fois que le mal du corps.

Pourtant chacun doit regarder soigneusement que l'exercice auquel il se veut appliquer en ce mode soit honeste, & qu'il soit aussi rapporté à vne fin qui soit vtile & profitable à la société & vie commune des hommes, avec lesquels nous viuons & conuersons.

Car les grands & les riches ne se peuuent passer des petits, il faut que ceux-cy facent valoir leurs terres & possessions par leur travail. Pareillement les Estats & mestiers iusques aux mechaniques ne peuuent viure les vns sans les autres: Voulant Dieu monstrier en cela le soing qu'il a eu de conioindre les hommes par vn lien des choses necessaires.

Toutesfois il est requis que chacun accompagne son travail & son industrie de foy &

de loyauté, afin que le profit que l'un fera avec l'autre soit iuste & honneste, pour entretenir la société humaine, laquelle ostée, toutes choses tombent en confusion: tellement que la bonté, iustice, droiture, & l'honnesteté s'en vont à vall'eau, lors qu'on prefere au deuoir, le gaing qui se presente; ou qu'on delibere si ce qui est vtile se peut faire sans pecher contre l'honnesteté & la Vertu, Auquel inconuenient tombent ordinairement les hommes cupides d'en auoir.

Car comme ainsi soit que la vie heureuse qui consiste en l'usage parfait de la Vertu ne peut estre accomplie, si elle n'est assistée de biens corporels & exterieurs comme d'instrumens qui luy seruent d'ayde à bien & heureusement executer ses honnestes desirs: il aduient que la crainte que les hommes ont de tomber en pauureté ( l'estimant vn tresgrand mal ) les conduit à desirer les biens & richesses du monde, & pour cest effect se mettent en deuoir de les acquerir & posseder (comme l'un des trois points auquel toutes les actions & operations des hommes tendēt & se reduisēt) pēsāt par icelles se mettre à couuert & à repos, ne cōsiderāt pas la Sentēce du Sage, q̄ celuy qui veut veritablemēt deuenir

riche doit mettre peine non d'accroistre ou augmenter ses richesses, ains de diminuer sa conuoitise d'auoir : pourautant que celuy qui ne met point des bornes à sa cupidité, est tousiours pauvre & indigent.

Comme au contraire la plus excellēte vertu & la plus approchante de la Diuinité est celle qui fait que l'hōme a besoing de moins de choses : car ne desirer rien, c'est estre aucunement semblable à Dieu, pour nous enseigner d'estre contens de peu, & qu'il n'y a pauvreté qui puisse estre reprochable, honteuse, & a fuyr que celle qui procede de paresse, d'oisiueté, & d'ignorance, ou bien de folle despence, luxe, & superfluité. Car quand la pauvreté se trouue en vn homme bon vivant, laborieux, iuste, vaillant, & sage, alors elle luy sert d'une grande preuue de Magnanimité & grandeur de courage, pour auoir mis son esprit à choses grandes & hautes, & non à de si petites & viles que sont les richesses du monde. Et pourtant nous pouuons dire :

*Les biens du corps & ceux de la fortune  
Ne sont pas biens à parler proprement.  
Ils sont subiects au moindre changement :  
Mais la Vertu demeure tousiours vne.*



C'est pourquoy la liberté de l'Ame du sage qui cognoist la nature des biens externes de ceste vie ne souffre iamais la sollicitude d'iceux, assuré qu'il est que pour se voir environné de plusieurs richesses & commodités on ne vit pas plus heureux & content, si de l'interieur de l'Ame ne procede la tranquillité, la ioye, & le repos de l'homme.

Mais parce que nous ne deuons pas viure au mode pour y estre oisifs, nostre deuoir est aussi de trauailler & faire valoir au profit de plusieurs le talent que Dieu a distribué à chacun selon sa vocation, & l'augmenter par tous moyens iustes & honnestes sans porter dommage a personne: afin qu'à l'exemple de la mouche à miel nous conuertissions toutes choses à douceur & mansuetude, non<sup>o</sup> contenant de ce qui nous est necessaire, pour du surplus en secourir ceux qui auront besoing de nous.

Car la vie ni le trauail de l'homme n'est louable parce qu'il est riche, mais parce qu'il est iuste & debonnaire, & qu'il vse bien de ses richesses: veu que la liberalité est vn vsage excellent des moyens que Dieu nous met en main pour le secours de plusieurs. Tellemēt que le deuoir naturel (que nous disons estre la source de toutes louables actions & le fon-

dement d'honnesteté ) nous oblige de ne rien faire contre le droit & vtilité publique, ni de rien acquérir au detrimement d'autrui, ains de rendre gayement & de bonne volonté à chacun ce qui luy appartient.

Or comme le deuoir, est l'obiet & le but auquel la vertu tend, à sçauoir de garder en toutes nos actions l'honneste & le bien-seant : Aussi faut il que le profit que nous tirons de nostre travail soit vtile & honneste tout ensemble, d'autant qu'il n'y peut rien auoir de profitable qui soit separé de l'honneste, parce que ceste diuision est la source de tous vices & tromperies.

Par ainsi quand le proffit se presente deuant nous, si nous voyons que le vice y soit meslé, lors il faut laisser le prouffit, & penser qu'il ne peut auoir prouffit où il y a du vice.

Car le droit & la Raison veulent qu'il y ayt difference entre le deuoir & ce qu'on appelle communement profit, voire sont choses distinctes & separées l'une de l'autre que l'honnesteré, & telle vtilité : car ceste cy fait que les hommes ne craignent point de rompre & dissoudre tout ce qui est ordonné & assemblé de droit Diuin & humain

pourueu qu'ils y voyent du gain. Et l'autre tout au contraire leur fait liberalement employer biens, trauail, & industrie, & tout ce qui est en leur puissance pour profiter à vu chacun, & sans espoir d'aucune recompence, combien toutesfois que le deuoir veut aussi que ceux qui reçoient les bienfaits soient tenus d'en rendre à leurs bien-faiçteurs selon leurs facultés, & leur en doiuent la recognoissance.

Toutesfois la Veru oblige ceux qui ont des moyens, de faire plus librement plaisir que d'en receuoir, d'autant qu'il est plus honorable d'obliger que d'estre obligé; de donner que de prendre, veu que celuy qui donne, & confere le Bien exerce vne action belle & honneste; mais qui le reçoit, l'exerce vtile seulement. Or l'vtile est beaucoup moins aimable que l'honneste: car l'honneste est stable & permanent, fournissant à celuy qui confere le bien vne gratification constante, au lieu que l'vtile se perd & eschappe facilement, & n'est en la memoire si douce ni tant agreable. Aussi les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté: tellement que le donner est de plus de coust que le prendre. C'est donc chose plus heureuse & honnorable de donner que de receuoir.

Que si on a esté contrainct de s'obliger il s'en faut reuencher doublement si on peut: Car c'est chose indigne d'un cœur vertueux de demeurer en arriage de courtoisie. Mais si nous auons fait plaisir, il faut desirer plustost que l'obligation en demeure que d'en tirer recompence, d'autant que la cōscience des biensfaits suffit à l'homme d'honneur, lequel ordinairement ayme mieux meriter quelque chose, & ne l'auoir pas, que l'auoir & ne la meriter pas; veu que le merite est honorable, & la iouissance n'est qu'vtile.

Toutesfois en la pratique de l'honnesteté il faut auoir esgard aux degrés de l'obligatiō: car le bien general doit estre preferé au particulier; & l'homme qui merite, à celui qui n'a rien merité de nous. C'est pourquoy ce desir est iniuste & deshoneste qui ne tasche qu'à tirer profit & commodité d'un chacun sans vouloir bien faire à personne, ni remunerer le plaisir receu, ne se souciant aucunement de la vraye gloire, ni de l'honneur qui suit toute vertueuse action. Car aussi est il bien difficile à ceux qui cherchent tant qu'ils peuvent leur profit de satisfaire à leur honneur, entant que le profit deshoneste est vn mespris de gloire, de la splendeur de laquelle tout cœur vertueux doit estre ialoux pour ne  
l'obscur.



l'obscurcir par viles actions, principalement les hommes nobles, & ceux qui sont esleuez en quelque dignité, soit par les lettres, ou par les armes: car l'honneur les oblige d'autant plus au deuoir que plus ils sont distingués du commun.

C'est pourquoy le riche marchand n'est tant honoré que le simple soldat, car celuy là fait amas de biens pour le seul respect de s'enrichir, l'autre vse de si peu de moyens qu'il a comme d'instrumens d'honneur, & apporte le fruit de son espargne à l'achapt de la gloire.

Que si le deuoir naturel oblige vn chacun en sa vocation de profiter au public, à plus forte raison oblige il ceux qui sont nais ou esleués porte-flambeaus d'honneur, afin d'esclairer les autres par leurs exemples. Ce qu'ils ne peuuent iamais bien faire qu'en deliurant premierement leur cœur de toute auarice, d'autant que c'est la cause principale qui fait oublier aux hommes les choses qui appartiennent à l'honneur pour adonner totalement leur cœur au gain, & ne penser qu'à cela qui peut accroistre leur reuenu, qui le plus souuent sert d'occasion à leur cupidité de les faire perdre miserablement, faisant actes indignes à gens de leur

G



profession ? Parquoy il est plus expedient à qui ne veut point faillir de viser tousiours à la Vertu, se la proposer tousiours pour but, & ne penser point qu'il y puisse auoir proffit hors icelle.

Car encore que le trompeur, l'hypocrite, le dissimulateur fasse ordinairement mieux ses affaires selon le monde que celuy qui est ouuert, hōme de biē, & de bonne foy: si vaut il mieux n'estre tāt accord, que d'estre trompeur & meschant. Car la fin de telles gens est tousiours malheureuse.

Et pourtant ceux qui ne cherchent en la société humaine que leur profit particulier sont miserables & deceus, veu qu'ils n'apprehendent que le faux, par leur cupidité. Car le yray n'est aquis que par le deuoir fondé sur la Vertu qui n'est autre chose que la pratique de bien faire à tous, non pour le regard du gain, ni pour l'esperoir de la recompence, mais ayant esgard seulement que la vertu est le seul profit à l'homme de bien: car elle luy rend toutes choses vtilles, voire la recompence ne manque iamais à celuy qui a son deuoir en recommandation, lequel estant bien exercé & administré nous ouure la creance enuers les hommes, la creance les charges, & les charges nous apportent les richesses mo-

derées quivalēt beaucoup mieux que l'excès malaquis. Voila le secret du ciment qui vnit & conioint ensemble l'vtilē avec l'honneste. Car faisant autrement, ce n'est que tromperie, qui obligela consciēce d'en rēdre cōte.

Chacun donc en particulier tant en son art qu'en son industrie, doit estre resolu & confirmé en trois points deuant que iamais rien faire. Le premier que ce qu'on entreprend soit iuste. Le second que les moyens qu'on choisit pour y paruenir soyent legitimes. Le troisiēme qu'ō n'excede point les limites de sa vocation soit publique ou particuliere, ains qu'on demeure ferme & cōstant en icelle, pour seruir à l'vtilité commune. Car il n'y a riē qui soit plus agreable à Dieu, ny plus seant à l'homme.

Voila quel doit estre nostre deuoir envers tous hommes, afin que nous donnions à Dieu la lōuange de tout, premierement du bien qu'il nous donne, & en apres de la volonté & industrie que nous auons eüe à le faire profiter, & en suite de la prosperité & succès qu'il y a donné, & finalement du loier & de la couronne que nous en attendons, sçauoir est la beatitude & felicité, qui est la baze & fondement de tous Biens.

Or auōs nous donc represēté aus chapitres

G ij



precedens les principaux effets de la Vertu en l'homme , capables de la luy faire aimer & suiure : outre le merite qu'elle a en soy de sa nature. Mais pource que la recompence a beaucoup de pouuoir sur nous , & qu'elle a ce credit de nous faire affectionner dauantage les choses, la Vertu n'a point voulu estre sans cela. Et dautant plus qu'elle surmonte en excellence toutes autres choses , tant plus riche & precieux est le salaire qu'elle presente au vertueux. C'est L'HONNEUR, & le PLAISIR, double bien sans lequel iamais elle ne marche. C'est ce qui nous reste à descrire.

---

*DESCRIPTION DV VRAY  
Honneur, & comme il se doit acquerir.*

CHAPITRE VII.



Toutes nos actions tendent ordinairement à la Perfection. Nous la desirons pour le bien qui y est, ne pouuans estre contens que par elle. L'imperfection apporte tousiours du desplaisir & mescontentement.

A ceste cause tous ceux qui ont escrie

de la beatitude, disent que pour estre contents & bienheureux il faut chercher la Perfection. Car nul ne peut estre dit bienheureux, s'il n'est parfait & accompli en tout heur & beatitude.

Nous ne la pouuons appuyer sur les biens, honneurs, & plaisirs du corps, dautant que la perfection n'y est pas, puis qu'ils sont caduques & perissables, estans temporels. Il la faut donc chercher aux sciences & vertus de l'ame qui sont permanentes & eternelles, & auxquelles le vent contraire de fortune ne peut apporter dommage.

Que si toutes choses tendent à la perfection, & desirent ce qui leur est bon & propre; à bon droit l'Ame de l'homme doit desirer ce qui luy appartient. Car puis qu'elle est immortelle, par consequent ne peut elle s'approprier les choses caduques & perissables: mais faut qu'elle soit ornée & enrichie de celles qui sont permanentes & propres à sa nature.

Or entre tous les Biens qui conuiennent à l'Ame, l'acquisition de l'Honneur qui procede des actions vertueuses, soit au fait Politique; soit au fait de la guerre, tient le premier rang; dautant que le plaisir & la gloire qui l'accompagnent est cōblée de Perfection.

G iij

Mais parce que le chemin de Vertu par lequel on y entre pour y paruenir, est fort proche de celui du vice auquel les pauvres mortels abusés & deceus se foruoient aisement, veu qu'en beaucoup de choses il y a telle semblance de Vertu & de vice, que si nous ne sommes esclairés de la droite Raison & viuement excités par la Vertu, nous prenons bien souuēt le faux Honneur pour celui qui est de bon coing & de bon alloy. A ceste cause nous deuons bien prendre garde de ne nous abuser au choix, en prenant l'un pour l'autre.

Car le vray n'est produit ni engendré que par la Vertu & par le deuoir, qui sont comme ses pere & mere legitimes & naturels, sans lesquels l'honneur ne peut estre ni maistre non plus que la chaleur sans feu, ni l'ombre sans corps : autrement ce ne seroit qu'un fantosme d'honneur & un bouillon de vaine gloire qui se forme souuent és cerueaux enflés & legers, qui ne viuent que pour le monde sans auoir soin de la principale fin de leur estre, & qui ne sceurent onques que c'est que vray Honneur, & moins comme il se peut & doit acquerir.

Nous le disons estre l'Esclat d'une belle & vertueuse action qui reialit de nostre consci-



ence à la veüe de ceux avec lesquels nous vivons.

Nous le pouuons encore dire Vn respect & vne louange que chacun doit auoir pour les merites de sa vertu tesmoignée par plusieurs bons effects, approuués neâtmoins de tous les gens de bien.

Ce n'est donc point vne chose imaginai-  
re, ains c'est vn esclair ou vne lumiere qui  
fait briller celuy qui en est le flambeau &  
auquel elle est esprise. C'est vn bien diuin qui  
ne peut souffrir qu'aucun mal soit honorable.

Et pourtant ne s'acquiert il point qu'en  
combatant premierement contre ses propres  
affections, pour donner loin de la vanité,  
loin de la presumption, loin de l'ambition,  
loin encore de son propre bien, pour ti-  
rer & tendre magnifiquement vers celuy  
d'autrui, & surtout vers celuy de la pa-  
trie. Car ceux qui sont nais à l'honneur,  
n'ont point de souhaits plus ardens ni plus  
ordinaires que de seruir à plusieurs selon leur  
pouuoir, & sacrifier leur vie pour le bien du  
public, afin de fleurir au printemps eternel.

Tellement que la vraye louange qu'il faut  
chercher consiste en deux points. Le premier  
est que nous soions tousiours trouués veri-  
tables tant enuers nous mesmes qu'en-

G iij

uers tous hommes, afin que le tesmoignage qui reialit de nostre conscience à la veuë de ceux avec lesquels nous viuons, nous serue de garent & de gloire contre le mensonge, d'autât que la Verité est le siege de l'Hõneur.

Le second est de nous glorifier plustost de gagner & surmonter les autres en tout bon deuoir & office enuers eux, que non pas en qlque autre aduâtage qui soit pour la gloire mōdaine, ou pour nostre vtilité particuliere.

C'est en ce profond deuoir vraiment vertueux & charitable, que les hõmes genereux se donnent carriere dans les termes de leur vocation, pour acquerir & posseder ce grand & riche tresor d'honneur, & cete couronne de gloire qui ne leur peut estre desrobée ni iamais ostée, lors qu'ils l'ont vne fois acquise par leur Vertu.

Car comment pourroit-on blasmer ceux, qui v ont accumulât merite sur merite, & qui ne se peuent lasser d'enrichir leurs premiers bien-faits par les derniers? se monstrans tousiours abreuués de ressentimens genereux, tousiours bouillans & tres-desireux de rencontrer nouuelles occasions sortables à leur desir; ne cerchans autre gloire que le tesmoignage de leur ame, sans se soucier du favorable iugement des hommes. Car aussi les cho-

ses sont beaucoup plus loüables quand elles se font sans ostentation & applaudissement.

Et combien que toute sorte d'hommes ne soient pas nés à ce rare pouuoir que d'atteindre iusques au sommet de l'honneur, ni pour le fonder à perpetuité, si ne doiuent-ils pas pourtant perdre courage de le pourchasser, ains penser, qu'il n'y a si petit qui ne doie faire plus de cas du peu qu'il en peut acquerir en sa vocation, que de tout le reste de ses moyēs: parce qu'en tel cas que l'honneur ne se puisse rendre tout à fait immortel, pour l'incapacité du subiet, au moins est-il tousiours le plus grād, le plus illustre, le plus recōmendable, & qui dure le plus de tous les autres biens qu'il possède, entant que par icelui il laisse aux hommes vne bonne odeur de sa vie, & aux siens vn bon exemple.

Mais dautant que les qualités, conditions, & resolutiōs des hommes genereux qui font profession des armes sont d'autre poids & considerations que des autres Estats qui ne trauaillent que pour leur bien & profit particulier, au lieu que ceux-cy se proposent le bien & vtilité publique, pour asseurer le repos commun par leur trauail, par leurs dangers, playes, miseres, & souffrances; & conseruer le bien public par leur industrie, vaillan-

ce, & perseuerance.

C'est à iuste tiltre que l'Honneur est le prix legitime & le digne loyer de leurs vertueuses actions. Car puis que la Vertu tient de la nature diuine, il s'ensuit qu'elle ne peut estre recogneuë ni aprecié par or, ou argent, ains plustost par les choses qui approchent la diuinité, telle qu'est la loüange & l'honneur, bien approprié à qui iustement il appartient.

Or ne peut-il à nul plus iustement appartenir qu'au gentil-homme, & au vaillant capitaine; ni si magnifiquement reluire en part que ce soit, qu'aux charges & fonctions de la guerre, ausquelles on void les legitimes enfans de Mars tousiours animés de belles conceptions, sages en conseil, sobres en necessité, patiens en aduersité, iustes parmi la force, cauts & hardis en l'execution, diligens à poursuiure leur pointe par tout où la fortune se presente, mesprisans leur aise & leur vie quand il y va de leur honneur, ne mettans iamais leur vaillance à l'enchere, ni leur cœur au salaire, fuyans tousiours le mal pour suyure le bien, non par crainte ou par force, mais volontairement & pour le respect de la Vertu tant seulement : Laquelle aussi pour recompence les couronne d'une gloire qui



les fait distinguer de prix sur les autres hommes, tout autant que le Diamant est estimé entre les pierres de valeur : voire tout ainsi que le Soleil surmonte en clarté les autres flambeaux celestes , aussi l'honneur surpasse il en gloire tous les biens de la terre , la iouissance desquels nous ne pouvons auoir qu'en ceste vie : mais l'honneur fait les absens presents, voire les morts vi-  
 uans , par la memoire animée & poussée de siecle en siecle qui va tousiours representant les actions admirables de leur vertu, portés en triomphe sur les ailes des plumes eloquentes, qui ne se doiuent efforcer que  
 • pour les personnages d'honneur.

Voila pourquoy ceste couronne est deuë legitimement aux hommes qui vertueusement seruent l'Estat & le Prince , & qui s'exposans franchement aux perils pour la defence de leur pays remportent des cicatrices de gloire pour marques de leur valeur , avec vn beau tesmoignage en la conscience d'auoir fidellement serui leur Prince , & s'estre à bon escient esuertués à la garentie des choses sans lesquelles la Patrie ne peut estre qu'e misere & lagueur. Car comment scaurions nous prèdre la vie en gré, ayât perdu la Religion, la Iustice , la liberté , & la Pudicité d'or-



ils sont apres Dieu les conseruateurs: veu que ces choses nous estans rauies, nous ne deuõs plus souhaiter de viure au monde.

Tellement que ce deuoir tant important qu'ils rendent à leur patrie, leur acquiert à iuste tiltre cete qualité de noblesse qui les environne d'vne lumiere si brillante qu'elle ne se void iamais esteinte en leur posterité. Car puis que la patrie, & la liberté publique ne sõt en assurance que sous la protection des armes, il s'esuit que ceux qui en font profession, & qui se signalent par icelles pour le bien public doiuent estre non seulement respectés & honorés, mais aussi eternellement guerdonnés: Si bien que la Vertu de l'homme d'honneur a tousiours esté le sujet de sa Noblesse, ordonnée & concedée de tout temps par la commune voix des hommes, pour loyer & recognoissance de son merite, pour le transporter à sa posterité.

*Ce n'est donc peu, naissant d'un tige illustre,  
Estre esclairé par ses antecesseurs:*

*Mais c'est bien plus luire à ses successeurs,  
Que des ayeuls seulement prendre lustre.*

Il se faut donc bien garder d'offusquer ce flambeau, en degenerant de la Vertu de ceux qui le nous ont allumé.

Auquel accident tombent ordinairement

ceux qui ne tenans compte de leur deuoir, preferent leur repos & leur aise au seruice du Prince, & leur profit particulier à leur Honneur, sans considerer que la Vertu ne guerdonne que la perseuerance en ses exercices iusques à la fin, & que iamais homme n'immortalisa son nom par faineantise & paresse, n'estant point raisonnable ny honneste que celuy qui change la Vertu en Vice soit honoré & respecté; peu que la Noblesse de race ne sert de rien à ceux qui se monstrēt vicieux, sinon de les condamner & descrier dauantage.

Car le vice est d'autant plus laid & sale en ceux qui portent cete qualité de Noble, que plus leurs ancestres leur donnent d'exemple de bien faire. Tellement que les os & les cendres des premiers parens qui leur ont acquis si cherement la splendeur dont ils brillent entre les hommes volontiers leur coutroiēt sus lorsqu'ils se debandent à quelque chose vilaine & deshonneste, si les sens leur restoient pour venger l'iniure qu'ils reçoient & le deshonneur auquel il les font participer, pour recompense piteuse de l'honneur dont ils auoient enrichi leur naissance.

Ainsi les armes ont esté permises aux Nobles pour les porter ordinairement en leur

flanc, sous cete confiance que tels hommes alaietés d'honneur dès le berceau, & esleués en Vertu, tant par art, que par la tradition & exemples de leur maison, ne se debanderont à choses qui ne soient seantes & iustes, & qui principalement n'aduancent le seruice du Prince & le bien du public.

Car aussi l'ordre de cheualerie ne fut anciënement institué que pour combattre pour la Foy, deffendre sa patrie, seruir son Prince en la guerre, quand on est mandé de luy. Et pour soustenir de tout sō pouuoir les vefues, enfans orphelins, & autres personnes constituées en affliction & misere. Car combattre pour la Foy, est vn acte spirituel, lequel Dieu guerdonne en l'autre vie. Deffendre la patrie, regardela conseruation humaine. Faire seruice au Roy, c'est satisfaire à la naturelle obligation deuë au superieur. Auoir soin des affligés & prendre garde à leur fait, c'est vn acte noble & vraiment vertueux, puis qu'il est plein de charité. Car celuy qui ne repousse l'iniure de l'oppressé, & ne s'y oppose quand il en a le moyen, le pouuoir, & le temps, rōpt & enfreint le lien de la societé humaine qui doit estre principalement entre le peuples Chrestiens; & ne le faisant il est autant coupable que s'il abandonnoit en proye ses pro-

près parens & amis.

C'est pourquoy la Noblesse se doit exercer continuellement, tant parmi les aduersités & hazards en temps de guerre; qu'en honnestes occupations en temps de paix, & principalement aux œuvres charitables. Car la chasse, les ioustes, la course des bagues, ne sont point exercices suffisans pour faire parade de leur Vertu, ce n'est pas là qu'ils se doivent arrester; elle requiert quelque chose de plus releué & de plus hazardeux.

Les grands personnages ont souuent désiré les occasions & les aduersités pour donner iour à la grâdeur de leur courage. Aussi n'est-ce pas aux apprentifs, ni aux ignorans, qu'on donne la conduite des choses difficiles, mais bien à ceux qui par vne longue Experience se sont rendus capables & necessaires tout ensemble. Car la Vertu ne rend pas seulement l'homme sage, & modeste, mais elle le rend aussi vaillant & magnanime: Elle luy oste la crainte des dangers, des douleurs, & de la mort, pour surmonter toutes difficultés par sa constance; de maniere qu'il achemine toutes ses actions à l'Honneur, comme au blanc de sa visée.

Que si nous sommes hommes, & non pas môstres en Nature, pourquoy ne tédons no<sup>r</sup> à



cete perfection en trauersant courageusement les difficultés qui se representent en la course de Vertu, puis que par elle nous sommes rendus vertueux & bien-heureux?

Cete resolution sera trop plus excellente que ne scauroit estre la possession de tous les biens & honneurs du monde, lesquels vn grand esprit mesprise ordinairement comme choses caduques, transitoires, & vaines ; pourautant cherche il sa felicité & beatitude en choses meilleures & perdurables. Car ces deux principes naissent en l'ame de l'homme par la necessaire consequēce d'une mesme verité, d'estre bien-heureux & d'estre vertueux, ce dernier autant necessaire à l'homme, comme la felicité luy est naturellement souhaitable. Mais comme le souhait d'estre bien-heureux est tres-grand, aussi est-il tres-vain sans cete verité laquelle nous apprend, que la plus belle science est d'estre homme de bien: & le plus grand honneur auquel on puisse paruenir est d'estre bien-heureux.

Parquoy l'Honneur qui ne se conforme à la Vertu, au deuoir, & à la conscience, ne peut estre accompagné de gloire & felicité permanente. Et pourtant n'est-il aussi que vapeur & fumée procedant d'orgueil & de presumption qui n'a finalement pour salaire que la



la honte, la hayne, & la moquerie du monde, avec vne horrible punition en l'autre vie. Mais celuy qui procede de la Vertu, esguitonne tout homme genereux à se bastir vn monument eternal par actions loüables & faits heroïques: & passant par infinis labeurs, & par les espines de mille incommodités, monstre qu'il n'affecte point l'Honneur par ambition ni ostentation: car s'il luy estoit possible de paruenir au but où il pretend sans souffrir, il ne se ietteroit point dans la peine de gayeté de cœur, si bien qu'il s'y fourre seulement parce que luy mesme estant materiel, ne peut secoüer l'ombrage de cete matiere qu'en passant au trauers. Mais ayant franchy ces difficultés sous la seule apprehension de son deuoir, reglé à la iuste conscience, il paruient au champ d'Honneur, où il prend le chapeau d'une liberré qui est autant exempté de mort ni d'oubli, que son intention estoit esloignée de tout gain ou profit materiel, viuant seulement au bien general de sa patrie, & au seruice de son Prince, si bien qu'il se fait voir tousiours viuant en la commune renommée des hommes.

Par consequent l'ame se trouuant ornée & enrichie d'honneur & de loüanges a ce contentement qu'elle iouyt de cete grande felici-

H

ré, laquelle prenant ses racines en la baze du cœur de ceux là mesme qui la possèdent ( & non aux choses externes & caduques ) les accompagne en fin iusques au ciel, afin que l'ame & l'honneur soient ensemble immortels. Disons donc :

*L'honneur du vertueux iusqu'au ciel va croissant,  
Et d'un bien immortel la Vertu le couronne,  
Quand sous les estédarts de Mars & de Bellone,  
Poussé d'un noble cœur il le va pourchassant.  
Arriere donc oisifs qui vous allés paissant  
De plaisirs vicioux: Cerchés qui vous guerdone,  
D'autant que ce laurier on n'adiuge à personne,  
Qui n'aille genereux les autres surpassant.  
Arriere delicats qui desirés sans peine  
Acquerir de l'honneur, vostre esperance est vaine:  
Par travaux on l'obtient, & non par la faueur.  
Ce Tresor n'appartient qu'à personnes d'élite,  
Qui vont s'accumulant merite sur merite,  
Et par plusieurs bienfaits demöstrnt leur valeur:*



---

DU FAUX HONNEUR, VRAY  
sujet de querelles.

## CHAPITRE IX.

**E**NCORE que la Vertu soit contraire aux deux extremités vicieuses au milieu desquelles elle est située, si est-ce neantmoins qu'elle s'oppose plus directement & manifestement à l'une d'icelles, & a plus de conformité & voisinance avec l'autre : tellement que la Force retire plus à l'Audace, qu'à la Timidité: Et le liberal approche & ressemble mieux au prodigue, qu'il ne fait à l'auaricieux.

A cause dequoy ceux qui ne sçauent pas bien discerner le vray du faux par l'adresse & conduite de la Raison, sont fort aisément transportés en l'une des extremités, selon l'inclination de leurs affections. De sorte que le vice croissant & se dilatant en malice, s'exhale en l'esprit, & gaste l'intellect, & ayant abîmé la Raison transporte l'ame destituée de conduite au vent de tout objet qui se presente, laquelle estant seduite par les sens, cede aux charmes de son ennemi.

H ij

*Lequel comme vn Tyran superbe en sa victoire,  
 Donne au sens tout pouuoir dessus les actions :  
 Si bien que son trophée & sa plus grande gloire,  
 C'est de nous voir conduits par toutes passions.*

Comme il aduient en ce point de l'Honneur, duquel la plus part des hommes font parade plustost par vne vaine Ambition de paroistre par dessus les autres, que pour vn droit zele de la Vertu dont faulsement ils se disent ornés & reuestus.

Cat si l'honneur n'est autre chose que l'esclat d'une belle & vertueuse action, & vn bien diuin qui ne peut souffrir qu'aucun mal soit honorable, Comment est-il possible que l'homme se puisse dire vertueux & vaillant, qui n'aura le courage que pour mal faire, des armes que pour assaillir les innocens, des forces que pour affoiblir les iustes, & des entreprises que contre le dessein general de ceux qui veulent la paix, au lieu de la guerre, le repos au lieu de la sedition, & l'amitié pour la rancune? Certes la vaillance qui qui n'a pour obiet que le sang & le meurtre est vne brutalité pire que celle des animaux irraisonnables, qui n'offencent iamais que ceux contre lesquels la Nature a fait naistre vne perpetuelle inimitié: mais ceux d'une mesme espee ne font iamais iniure à leurs

compagnons.

Orentre les vergongnes ou plustost infamies celle-cy n'est pas des moindres, qu'un gentilhomme aille teindre son espée dans le sang de son ami, de son voisin, souuent de son parent, & pour occasion friuole, avec lequel il n'ait fait auparauant qu'un liçt, qu'une table, & qu'une bourse. D'où vient cela ie vous prie que d'une faulxe imagination que le vray Honneur consiste à surmôter les autres avec la force, & à les faire trembler sous soy: Ou qu'il ne faille point estre prisé, si on ne les gourmande, si on n'assaut leurs vies, & si on n'espend leur sang?

Ce sont les fruits de ce faux Honneur. Car aussi l'Ambition qui le produit n'est iamais sans querelle. Chacun iouë à boutte-hors, & à prendre la place de son cōpagnon, ou à le rualer s'il peut, si bien que le plus audacieux est tenu pour le plus braue. C'est ainsi qu'on change aujourdhuy la Vertu en vice, & la vaillance en remerité, avec aprobaton de tous, sous pretexte, qu'il faut maintenir son honneur. Toute autre voye & moien qu'o y scauroit apporter, n'est q simpleffe, couardise, & lascheté de cœur. Il se faut sacrifier soy mesme à sa passion, & seruir de victime au diable pour estre immolés en duels, avec eternelle damnation.

H iij



Ce mal ne procede que de l'ignorance ou mespris de la cognoissance du vray Hóneur, & du parfait vsage de la Vertu, laquelle apprend aux hommes les moyens de temperer l'ardeur de leur dereglement: & les enseigne plustost à se taire que de mal parler: à s'humilier & non à frapper, à donner du nostre & non à prèdre l'autrui: à trauailler d'estre vertueux, & non à courir apres vn faux Hóneur; & finalement à pardonner les iniures, & non à se venger.

Car la plus belle vengeance, & la plus honorable victoire que nous puissions remporter de nos ennemis, sera de les surpasser en diligence, en bonté, en magnanimité, bienfaits, & courtoisies dont ils se sentiront & confesserót plustost vaincus & contrains de fermer leur bouche, & reprimer leur lague, que pour autre force que nous leur puissions opposer.

Tellemét que l'hóme vertueux ne doit cōsiderer autre chose en toutes ses actiōs, sinon si elles sōt iustes ou iniustes, bōnes ou mauuaises, afin q̃ par le iugemēt de la Raison il puisse discerner le vray du faux, & monstrier qu'il a pour but que la Iustice & l'equité.

Et pourtant ceux qui souffrent pour choses iniustes, ni ceux qui combattēt pour leurs cōmodités particulieres, sous quelque pre-

texte que ce soit, n'estans menés du seul zele de la Vertu ne se peuuent vanter que fausement d'estre ornés des qualités requises à tout cœur vrayement genereux. Car la victoire qui s'achapte avec le sang de ceux qui nous ont ou peu ou point offensé, est vne pure deffaite de nostre renommée. Mais celle là est bien plus noble & incomparablemēt plus loüable en celuy qui se sçait vaincre soi-mesme en pardonnant à ses ennemis. Car peu d'hommes se trouuent tant iustes qui puissent oublier & passer legerement les iniures qui leur sont faites, n'estant cela propre qu'au cœur magnanime qui monstre seulement estre fasché de celuy qui s'est voulu deshonnorer luy faisant tort, en l'offensant. De maniere que pardonner ces insolēces là, & oublier les iniures qu'on reçoit de ceux desquels on se pourroit bien venger, est chose fort loüable & propre aux nobles & vertueux courages, qui sçauent & peuuent reprimer la fureur de leur courroux, & ne rendre mal pour mal.

Non qu'il ne soit licite au Gentilhomme & à l'homme de guerre de demander raison du tort qui luy est fait par la iustice de son mestier, principalemēt en fait d'honneur qui est ataché aux armes: mais il y doit proceder en

H iiij

sorte que sa conscience luy serue de suffisant tesmoing de la verité de sa querelle, laquelle il doit tousiours fonder sur iuste cause, & en tirer Raison par voies licites & satisfactions honorables. Car quiconque fonde vne querelle mal à propos, ou prend plus de satisfaction qu'il ne doit, se deshonnore soy-mesme; dautant que l'honneur consiste en l'entier & splendide aquit du deuoir, qui n<sup>o</sup> oblige de ne rien faire contre le droit, ni cōtre le sentiment de nostre conscience sous quelque pretexte que ce soit, non pas mesmes pour la mort ni pour aueun tourment, ains demeurer fermes & constans en action & parfait vsage de vertu, pour se tenir aux choses veritables, honnestes, & bien seantes, pour l'amour delles mesmes, & non autrement.

Car l'Honneur ne peut subsister là où la Vertu deffaut, ni la Vertu ne peut porter ce titre, si elle n'est fondée sur la Verité: parce que la verité est le siege de l'honneur. De maniere qu'un homme est deshonoré lors qu'il recoit un dementy s'il ne monstre qu'il soit veritable, parce que la vertu n'estant fondée que sur la verité, il aduient que tout aussi tost que la verité deffaut, la vertu viēt aussi à deffaillir, & par consequent l'honneur

se perd : De là s'ensuit qu'un homme sans la verité est despourueu d'honneur, mais avec verité ne peut perdre son honneur quelque iniure qu'on luy face.

C'est pourquoy l'homme prudent ne lasche iamais vn dementy à la volée, sçachant tres-bien qu'il s'offenseroit soy-même, le donnant mal à propos, & sans iuste voire necessaire occasion. Il sçait bien que la suite de cete parolle mal proferée, l'oblige à combattre, ou à satisfaire celuy qu'il pourroit auoir offencé : tellement qu'il tempere l'ardeur de sa cholere, pour ne rien dire ou faire par passion, dont il se puisse repentir apres.

Et tout ainsi que son intention & volonté n'est point d'offencer personne ni de parolle ni de fait, aussi prend il soigneusement garde que tous ses propos soient tellement fondés en Raison & sur la Verité, qu'il ne puisse par ses parolles donner occasion ni subiect à ceux avec lesquels il a affaire, d'auoir aucune prise sur luy.

Car encore que celuy qui est dementi injustement & sans raison ne puisse perdre son honneur, si est-ce toutesfois que cela imprime en la phantasie des hommes que celuy qui la receu, est vn homme destitué de vertu,



puis qu'il est taxé d'estre vn homme sans verité; si bien que le vulgaire qui croit plustost le mal que le bien vient à penser mal de luy tout le temps qu'il demeure sans satisfaction. En ce regard là le dementy offense le cœur & l'honneur de celuy qui le reçoit.

Car à parler proprement & en termes de raison, nul ne peut oster l'honneur à vn autre, s'il ne le priue quand & quād de la Vertu qui l'accōpagne, & avec lequel l'honneur fait sa demeure. On peut bien oster l'espée à vn hōme tant vaillant soit-il, & le desarmer: il peut receuoir des soufflets, bastonnades, & coups d'espée; veu que ce sont cas & accidens desquels personne ne se peut garder; pour autāt que celuy qui mesprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Mais vn hōme sage & prudent ne peut estre vaincu ayant la Vertu pour ses armes; d'autāt qu'elle ne peut estre rauie à celuy qui la possède. Et pourtāt il n'y a que l'hōme proprement qui se puisse soy mesme priuer de son hōneur, en se sequestrāt & separant de la Vertu, pour s'adōner au vice & au mēsōge.

Soyés donq vertueux & vous seres hōnoré, & n'ayés peur qu'un autre vous priue de vostre hōneur. Car ce thresor ne peut estre osté au vertueux, qui n'affecte point la louāge par ostētatiō, mais seulement il aime son honneur pour le payement de ses œuures, lesquelles



doiuent tousiours estre iugées & approuuées des hommes sages & vertueux, & non pas du vulgaire ignorant, moins encore des vicieux & querelleux, parce que l'opiniõ de telles gens doit tousiours estre suspecte, tant parce qu'ils ont faute de bon iugement pour discerner le vice de la vertu, que pource aussi que les affections du vulgaire sont tant corrompues, qu'ordinairement il aime & estime plus le mal que le bien.

En quoy tous les Ambitieux de ce faulx honneur monstrent bien leur folie: car nous nous mocquerions d'un homme qui se rapporteroit à un aueugle pour iuger de la couleur de son manteau: Et ne cõsiderõs pas que quand nous dependons de l'opinion & approbation d'un peuple ignorant, nous commettons le iugement de nostre hõneur & de nostre vie à gẽs qui ne voiet goutte es choses qui sont dignes d'estre louées ou vituperées.

Il ne faut donc suiure sinon le iugemẽt des Sages & vertueux, d'autãt qu'ils maniẽt l'hõneur d'autrui cõme le leur propre, & ne fauorisẽt q̃ celui qui merite d'estre hõnoré pour sa Vertu. Car aussi ne faut il iamais mesurer l'hõneur & la louãge d'autrui à nostre passio, ains à son iuste merite; à cause que la passion oste le iugement, & nous rend iniustes.

Celuy donc n'est digne d'honneur qui fait

iniure à vn autre: au contraire il se deshonnore soy-mesme, monstrant par ses actions qu'il est induit d'un inique & malin esprit à faire sans raison ce qu'il fait. Car si l'on prend bien garde au commencement des parolles, on ne trouuera point de raison pour laquelle l'un doive offencer ou iniurier l'autre: veu que Dieu a donné aux hommes le iugement accompagné de raison avec laquelle ils doivent decider leurs differens, & non avec iniures, parce qu'iniure proprement est action iniuste, ou acte sans raison, qui ne peut partir d'un cœur genereux, lequel aime mieux recevoir le tort, que d'en faire à autrui.

Tellement que la premiere cause qui induit le cœur de celuy qui offence, ne peut estre que l'iniquité & vieillquerie qui est en luy, vraye source des actions iniustes & deshonestes. Pourtant faut-il repouter pour deshoneste & indigne d'honneur celuy qui fait tort à autrui ou l'iniurie. Et cōme tel il doit estre à bon droit mesprisé, s'il ne donne iuste & conuenable satisfaction à celuy qu'il aura offensé, sans luy faire auoir recours au duel pour en tirer sa raison: & ne le faisant, il est certain que l'iniure retourne tousiours à celuy qui la dite; tout ainsi que la poussiere re-

jallit aux yeux de celuy qui la souffre, de maniere que la honte & le blasme demeure sur celuy qui pratique les iniures.

Neantmoins comme on se doit soigneusement garder de releuer vne offence mal à propos, & bastir là dessus vne querelle : Aussi lorsqu'elle est formée il n'y faut rien laisser du sien : Car l'un & l'autre est preiudiciable à l'honneur, lequel se doit tousiours conformer à la conscience, vray tesmoing de la verité que nous soustenons. De sorte qu'il ne faut iamais s'opiniastrer en vne querelle quand nostre conscience nous accuse. Car puis que la verité est telle que l'homme en ceste vie ne demeure sans faire faute, celuy là est digne de plus grande louange, qui le plus tost la recognoist, & se dispose à la corriger & amender avec deuë & conuenable satisfaction. Dequoy tant s'en faut qu'il merite aucun blasme, que mesme il en augmente son honneur & sa reputation, de ce que comme homme il se gouerne par les loix de la raison & de la modestie, n'estant rien plus inique & deshonneste que de les mespriser; parce que l'homme est seulement homme tout le temps qu'il vit par l'adresse & conduite de la Raison. Car ce qui se fait avec elle est bien seant & loué de tous, mais ce qui se fait au

contraire est tousiours à blasmer. Disons d'õq

*Le Vray Honneur fondé sur la Vertu*

*Esleue l'homme à la gloire immortelle:*

*Le faux honneur d'un masque reuestu,*

*Le precipite en debat & querelle.*

## DV PRETENDV FONDAMENT

*des Querelles, dont le faulx honneur se sert*

*comme de subiet pour ruiner l'homme*

*par soy-mesme.*

### CHAPITRE X.



VERELLE, C'est la complain-  
te d'une offence que nous pre-  
tendons auoir esté faite en no-  
stre Honneur.

Or l'Honneur est attaqué ou  
de fait ou de parole.

Le fait git en la main mise qui offence ou  
le corps, ou les biens.

Non toutesfois que sur la perte faite par le  
rauage des biens, ou sur la douleur du coup,  
l'homme noble fonde sa querelle: mais sur l'of-  
fence qui en reuiet diuersemēt à son hõneur.

Car ceux que la Nature ou l'Art ont esle-  
ués au dessus des autres ne font estat des



moyens qu'entant qu'ils ſont inſtrumens de gloire: Et pourtāt ne prennēt à iniure le bien oſté, ou l'affliction, ſi l'honneur n'y eſt quant & quant intereſſé: car ſi l'iniure eſt proprement definie, Vne action iniuſte, & qu'en l'action iniuſte il y ait rauiſſement du Bien, ils eſtiment que rien n'eſt commis d'iniuſte enuers eux, quād rien ne leur eſt emporté de ce cequ'ils eſtimēt leur ſeul Biē qui eſt l'hōneur.

Par exemple, le Cauallier allant à la guerre rencontrera l'ennemi en teſte, ſera vaincu, ſera mal mené en ſa perſonne, incommodé en ſes biens, recoura des playes, & paiera rançon: routesfois il ne formera complainte particulière de cet acte, d'autant qu'il n'y va rien du ſien, c'eſt à dire de ſon hōneur. Il n'y perd dōq rien de ce qui eſt ſon principal bien, & par conſequent il ne luy eſt point fait d'iniure.

Mais ſi on l'attaque en l'honneur, & qu'on diffame ſa reputation il s'en offence, & recherche raiſon d'autant plus ſagement qu'il le fait conformement aux loix, qui n'ont iamais contraint aucun d'endurer ce qui bleſſe ſon nom & ſa gloire.

Neantmoins parce que pluſieurs querelles ſont iournallemēt fondées par les Gētilshōmes, ſur vn intereſt ſouffert aux biēs ou au corps. Et que le ſeul intereſt de la Vertu



ou de l'honneur doit estre la fin de toute noble resolution: La cause de telles querelles seroit bien-tost amortie ( comme vn feu sans aliment ) s'ils n'auoient des bras pour bien faire , & des moyens pour s'entretenir & contribuer aux fraiz. Car les moyens sont honorables estans employez aux vertueuses actions , & en l'exercice de la Vertu mere de l'honneur: tellement, que plus le ciel en despart aux grands , plus leur amoncelle il de gloire. Car la puissance accomplie est sur toutes choses reuerée par vn droit de gens qui nous commande d'honorer ceux qui peuuent beaucoup , entant que leurs desseins sont tant plus excellens, que plus ils ont pouuoir d'effectuer ce qu'ils ont volonté de faire.

Voila pourquoy la Vertu ( qui n'est point vne chose feinte ni imaginaire ) est touchée au vif quand on luy endommage les moyens de ses fonctions qui gisent au corps & aux biens: de sorte que les gens de bien exercent la Vertu quand ils vident prudemment de leurs moyens , & qu'ils traictent leurs corps conuenablement aux actions de Temperance, Modestie, Magnanimité, & autres exercices honorables , employans l'vn & l'autre pour conseruer l'honneur.

Mais

Mais lors que l'iniure de fait procede d'audace & brauade, telle voluptueuse caprice est si desreglée, que le chastiment en est tres-digne de l'homme d'honneur, quand mesme il n'y seroit point particulierement interessé. Mais quand elle s'adresse à luy il en est d'autant plus viuement piqué que plus l'audace de ce fait met en doute son courage: car ou l'audacieux desire d'en tirer preuue, & s'y excite par la pointe de cest affrôt: ou il y procede si temerairement, qu'il estime que celuy qu'il attaque soit d'ame trop raualee pour oser faire semblant de s'en ressentir. Or l'une & l'autre intention offence, & baille suiet de complainte; car l'honneur est importuné.

Ce qui doit neantmoins estre entendu des personnes qui marchent au pair, ou qu'il y a peu d'inegalité. Car si le grãd braue le moindre, l'infamie en reste à l'agresseur, pource que l'inegalité des forces luy desrobe les moyens de s'en ressentir. Or rien de contrainte n'apporte deshonneur; non plus qu'aucune action n'est honorable qui n'est libre.

Quand à l'iniure faite de parole qui offence, elle est de mesdisance, ou de mocquerie: car l'une & l'autre est tres-aigre au braue cœur.

La medisance attaque directement l'honneur: car elle le met au dessous du vice qui

I

estouffe la gloire, puis que la Vertu la produit. Et encore que l'accusation soit fauce, si met elle en bransle l'honneur, dont apres il est mal aisé de s'en laver. Or en l'honneur tout y doit estre tellement net & poly qu'il n'y paroisse aucune tache. Pour ce respect la calomnie est condamnée par toutes loix diuines & humaines. Et parce que la calomnie & mediances s'aide des escrits aussi bien que de la langue, tous libelles diffamatoires sont à bon condamnés de crime.

La mocquerie est aussi parole qui offence extrememēt, quand elle part d'un esprit offensif; d'autant que c'est la mere du mespris qui dōne argumēt de vice, & consequemmēt affoiblit l'honneur: ou pource aussi que la personne bien née en conçoit de la honte qui allume en elle vne ardente cholere quand l'age est encore verd: ou vne extreme indignation quand les ans donnent la capacité de iuger de l'offence, qui est volontiers lors que le temps doit auoir apporté tant de sagesse qu'elle oste toute prise à la dēt du mocqueur. Celuy dōc qui se voit piqué en ce defaut, ne peut qu'il n'en soit mescontent: Car de fait s'il est dur au vaillant homme de ne se voir prisé condignement à son merite, quel regret luy est-ce d'appercevoir que ce qu'il dit, ou fait est pris en derision;

Neantmoins les plus sages n'aduouent pas qu'on se formalise de toute parolle de risée, parce que ce n'est pas la parolle qui offense, mais l'intention qui pousse la parolle dehors, (comme la poudre fait la balle) C'est d'oc à elle qu'il faut auoir esgard plus qu'à la parolle, bien qu'elle semble de prime face outrageuse. Car cōme la louāge pronōcée avec intētiō mauuaise & d'une ame piquāte, iniurie & dōne occasiō de querelle: la gausserie qui ne part d'un esprit malin, ne doit point aussi offencer.

La iustice donc d'une querelle fondée en parolles, dépēd de la seule intētiō, parce qu'elle determine le biē ou le mal de nos actions. Car cōme la volonté dōne mouuemēt à nos membres pour agir, aussi est elle le principe du bien ou du mal qu'ils font.

Toutesfois outre l'intētiō, ceste Iustice peut estre restrainte à certaines circōstāces lesquelles l'hōme d'hōneur (qui doit euitier nō le cōbat mais le debat) doit considerer deuāt que de se formaliser, quād mesme l'intētiō paroistroit mauuaise. Car celuy qui parle, vſe quelque fois de parolles si generales, que si q̄lque particulier les interprete de loy il est iniuste en sa querelle, & se fait tort luy mesme: les accommodant à sa vie, il se declare coupable, & en apparece se decelle, comme estant



croyable que le ver de sa conscience le point en l'interieur, qui luy fait chercher vne excuse deuant qu'on l'accuse. Il n'est donc licite ni honnorable de releuer vne parolle qui peut estre interpretée comme dite en passetemps.

Mais sur toutes parolles l'on estime celle là offencer au vif qui accuse du manquement de foy, d'autant qu'il n'est loisible (fut ce à nostre dam) de manquer à la foy ni à la parolle, car nostre intelligence se conduisant par elle seule, celuy qui la fausse, trahit la société publique, & dissout toutes les liaisons de commerce & d'amitié. Dailleurs celui qui donne sa foy & sa parolle, & neantmoins ne la tient pas, se dement foy-mesme, & par consequent se priue de l'honneur que tout autre ne luy peut oster, & par mesme moyen enuveloppe avec foy la couardise & lacheté de cœur.

Que si l'accusatiō faulse dōne legitime occasion de querelle, le manquemēt de foy dōne pareillement iuste cause de cōplainte contre le defaillant: car c'est dōner argumēt de mespris, dont il est raisonnable de s'esclaircir.

Et pouttant, l'homme accusé de perfidie doit s'efforcer de faire voir le contraire par toutes voyes deuës & legitimes, afin d'esloigner de foy vne si triste reputation.

Il y a encores des querelles qui se batiffēt sus yn esprit de ialousie qui sont entre toutes les



plus iniustes. Car ce mouuement part d'enuie, qui est indigne de persõne bien née, à laquelle il appartient d'exceller en toute espee de belle qualité, & d'aimer la Vertu si parfaitement que tous ceux qui en sont doués luy soyent chers & precieux: non odieux: Il faut auoir dueil de l'ignorance, bestise, ou autre misere d'autrui, nõ se douloir de l'excellẽce, sagesse, & felicité de son compagnon. Qui-conque querelle aucun par enuie, il tesmoigne contre son intention la probité de celuy auquel il se fait ennemy, & quāt & quāt donc assés à cognoistre le tort qu'il a, puis que l'on ne peut raisonnablement se plaindre d'un homme Vertueux.

Voyla en somme à peu pres sur quel fõdement la pluspart des querelles sont basties: Nõ que i'aye icy entrepris d'escrire les moyens qu'il faut tenir, ni les raisons qu'il faut apporter pour les decider lors qu'õ y est entré: ains seulement les remedes propres pour les fuyr & esuiter, tant pour ne se departir de la Vertu en faisant quelque chose contre le deuoir & l'hõnesteté, que pour ne donner subiect de venir à ce tant inique combat de duel, auquel l'homme hasarde son ame, son honneur & sa vie en se sacrifiant soy-mesme à son auengle passion. Car il n'y a point de plus grãde igno-

I iij

rance aux hommes que de vouloir faire Dieu iuge en vn duel lequel il n'approuue point, sous esperance que son iuste iugement iugera iniustement à nostre faueur.

Mais pour bien esuiter ces funestes combats, & ces dangereux escueils, il se faut garder du vent qui nous y pousse. c'est la CHOLERE, dont il nous faut parler en ce

### CHAPITRE XI.

**L**A Cholere est vn bandeau deuant les yeux de la raison qui l'empesche de recognoistre le vray Hóneur, & qui aucugle tellement l'homme, qu'il embrasse le faux, & se priue miserablement du salaire de la Vertu.

C'est vne passion qui ne trouble pas seulement l'esprit de ceux qu'elle maistrise, mais aussi des autres qui ont affaire à eux. De façon que là où elle domine, les amis ne peuuent pas longuement durer ensemble que tout ne soit rempli de bruit & de noise. Car c'est vne peste qui ronge le ~~maître & le gouuerneur de~~ nostre vie, ne nous laissant aucun moyen pour la bien gouverner.

C'est vn feu gregeois qui bruste & cōsôme tout ce à quoy elle s'est vne fois attaquée, sans qu'on ait moyen de l'esteindre qu'avec grande difficulté, quand on lui a donné tāt soit peu de temps pour s'allumer. Tellement que l'homme cholere ne differe en rien de celui

qui est enragé que pour le regard du temps  
tant seulement: car ce qui est ~~perpetuel en l'un,~~  
~~est temporel en l'autre.~~

Ce qui doit bien esmouuoir tous ceux qui  
veulent chercher le repos de leur esprit, où  
n'empescher celuy des autres, à fuyr soigneu-  
sement cete passion, veu que c'est la racine &  
la source de la plus grande partie des querel-  
les, duels, procès, & ruines dont sans cesse le  
monde est agité.

Pour fuyr donc cete passion, il faut premie-  
rement cōsiderer les maux qui en aduiennēt,  
en apres les causes qui la produisent, & finale-  
ment les remedes & moyens propres pour la  
corriger & moderer.

Quāt aux maux qui en viennent, le premier  
& le plus grād est qu'à son arriuee elle esteint  
en nous toute la lumiere de nostre Raison, sās  
laquelle nous n'auons ni conseil ni adresse en  
nos affaires: Elle fait cōme vn Tyran, lequel  
oste les estats & le conseil d'une Republique  
lors qu'il l'a occupée, n'ylaisant personne qui  
puisse contredire & s'opposer à ses desseins, a-  
fin d'ordonner toutes choses à son appetit. Car  
ayāt ausirai de nos esprits tout le cōseil & le  
bon iugemēt qui y peut estre, elle tire à soy le  
gouuernement de nos personnes, pour nous  
precipiter par apres en toutes nos actions par

une aveugle & desordonnée impetuosité:

Dont on peut inferer que puis que la cholere oste l'usage de la Raison, par consequent c'est la ruine de toutes les vertus.

Elle renuerse la pieté par ses blasphemes & iuremens: la charité par ses iniures & déportemens: la iustice par sa violence: la modestie par sa rage & fureur.

Elle empesche l'homme, de bien mediter ce qu'il veut faire, & ne luy permet de croire & suivre bon conseil: car elle le rend presomptueux en telle sorte qu'il ne trouue point de meilleur aduis que le sien: d'ailleurs elle precipite la langue en vn abisme de fautes par ses paroles mal proferées. Car des iniures on vient aux mains, aux combats, & aux meurtres tant detestables deuant Dieu & les hommes.

Les causes qui produisent la cholere, sont l'orgueil, la presumption, l'impatience, & la temerité.

L'Orgueil oste la cognoissance de nous-mesmes, & nous priue de l'humilité tant requise à l'homme vertueux, pour luy seruir de mors & de bride à dompter cete passion, & la ranger à la raison.

La Presumption offusque la Prudence par laquelle l'homme se doit sagement conduire en tous ses affaires & propos.

L'impatience destruit la Temperance tant



necessaire à l'homme pour retenir en modicrité ses desirs & inclinatiõs, & moderer toutes ses actions.

La Temerité renuerse tout droit & iustice en l'homme, pour faire & dire toutes choses sans raison, & sans conseil. Celuy qui est subiect à ce vice est indigne de commander ou faire grandes choses.

Croire de leger tous rapports, est aussi cause de cholere. Car il est impossible que celuy qui a les oreilles tendres n'ait aussi les mains sanglantes, dautant que les calomnies & detractions causent vne douleur en l'esprit de ceux qui se veulent arrester à les entendre. Si bien que pour l'auoir paisible, il ne faut donner lieu ni accès aux flateurs & detracteurs. Car quiconque se laisse emporter à leurs rapports se precipite fort aisément à la cholere, au sang, & au meurtre.

Le remede pour corriger cete passion, est de preuenir la cholere, la ranger à la raison, sans attendre qu'elle soit formée: mais à l'instant mesme que nous sentons quelque alteration en nos esprits, & que le pouls de nostre cœur est plus esmeu qu'il n'appartient à vne bonne & iuste temperature; nous deuons faire comme à vn feu, lequel nous esteignons avec toute diligence dès qu'il commence à



s'allumer, n'attendans pas qu'il se soit saisi des poutres & soliveaux de la maison, pource qu'alors que toutes choses seroient embrasées, pour neant essayeroit-on à y pourvoir. Aussi ne faut-il pas attendre que nous soyons tous bouillans & enflambez de courroux pour y remedier: mais lors que nous apperceuons la passion au dedans, & les occasions par dehors nous esguillonner & porter à la cholere, nous deuons en mesme temps employer toutes les facultés de nostre ame, pour nous deffendre & opposer à la violence qui nous est faite: car il y a moyen de la dissiper au cōmencemēt, (cōme vne Tyrannie) neluy obeissant point & ne lui donnant aucune authorité sur nous: mais si nous luy donnons le loisir de croistre & de se fortifier, elle domine peu à peu, & se rend à la parfin inuincible.

Et par ce que la langue est vn dangereux instrument à la cholere, il faut aussi soigneusement remarquer les fautes que cete passion nous fait cōmettre par paroles lors qu'elle se met aux chāps; afin de la contenir par la prudence dans les barrieres que Nature luy a donné pour prison.

Que si chacun de nous auoit bien considéré son naturel pour dire le dernier Adieu à l'Orgueil, & à la Presōption par nostre humi-

lité, si nous auions si bien profité en l'eschole de Vertu, que toutes nos affections fussent réglées par la droite Raison: Si nous auions aprins par icelle à porter indifferemmēt l'aïse & le malaise, le trauail & le repos, la poureté & l'abondâce, la ioye & la douleur, & q̄ toute nostre cōuersation fut ornée de Tēperance, il est certain que no<sup>r</sup> ne serïōs pas si enclins ni si prōpts à nous courroucer cōme nous sōmes.

Et qui pourra croire que nous soyons capables de soustenir les grāds efforts & les violētes passiōs desquelles l'hōme vertueux est biē souuēt assailli, veu que nous sōmes si aisēmēt surmontés par la cholere, & qu'vne petite parole qui sera aucunesfois dite sās y pēser, suffit pour tout incōtinent nous passiōner, & mettre hors des termes de constance & de raison?

Aprenōs dōc de fermer les portes de nostre cœur à la cholere, & le munir si bien de tous costés, qu'elle ne le puisse aucunemēt enfoncer. Car il n'y a point de cœur pl<sup>r</sup> genereux q̄ celui qui peut reprimer l'ardeur de son courroux, ni de plus beaux trophées que ceux que no<sup>r</sup> pouuōs dresser de nousmesmes, ni de plus magnifiques triōphes que quād nous pouuōs mener deuāt nous nos passiōs cōme serues & captiues, de peur que domināt en no<sup>r</sup>, elles ne nous rauissent la trāquillité de nostre esprit &

le vray repos & plaisir dont la Vertu accõpaigne l'Hõneur; & qu'elle nous dõne pour vne de ses plus grandes recompences, selon la fin de nos desirs: C'est ce qui nous reste encore à descrire au chapitre suiuant.

**DV VRAY REPOS ET PARFAIT**

*plaisir dont la Vertu accompagne l'Honneur, pour combler l'homme de felicité*

**CHAP. XII.**



**T**OVS hommes naturellement desireront leur aise; & ne cherchẽt qu'à se mettre en vn estat auquel ils puissent estre contens. Tous leurs labours, leurs imaginations, leurs conseils, deliberations & entreprises tendent à cete fin, Mais nul ne trouue ce qu'il cherche, chacun se plaint fort souuent de sa condition, & de ses fortunes, & par ses complaints monstre qu'il n'est pas satisfait.

La Raison est qu'ils cherchent en ce monde, & en cete vie, ce qu'on n'y sçauroit trouuer. C'est au ciel que cela est reserué à ceux qui recognoissans la vanité de ce monde, & de toutes les choses qui y sont, s'estudient peu à peu d'en arracher leur cœur, & les leuer en Dieu, auquel comme en vn port assuré

ils trouuēt le repos que pour neant ils eussent toute leur vie cherché ailleurs.

Car par demonstrations certaines tirées de la cognoissance de nous mesmes nous apprenons que ceste vie terrienne est vne course par laquelle nous tendons à vñ meilleur pays qui est le celeste : dont il s'enfuit que nous deuons tellemēt vser de nos corps & de nos biens soit pour la necessité presente, soit pour la delectatiō & recreation, que tout aide à nous faire aduancer de plus en pl<sup>r</sup> vers ce lieu où git nostre souuerain Bien.

La chose est longue & difficile, mais aussi est elle grande, plaisante, & profitable, & qui merite bien que pour l'acquérir nous n'y espargnions rien. Car c'est vn bien si precieux, que nous n'en sçaurions auoir si peu qu'il ne soit suffisant pour recompenser toutes nos peines.

Et parce que les discours & remonstrances qu'on peut faire de l'excellence & beauté de la Vertu pour nous attirer à son amour & de la laide & monstrueuse forme du vice pour nous le rendre odieux & detestable, ne sont remedes assés puissans pour guerir nos passions, & appaiser les perturbations de l'esprit. A ceste cause le plaisir & la douleur nous sont proposés en l'eschole de Vertu



pour tenir le gouvernail de toutes nos actiōs, l'un seruant de salaire & de recompēce, l'autre de peine & de tourment. Car il n'y a ce-  
luy qui ne soit incité d'entreprendre & de  
faire ce qu'il fait, pour le respect & con-  
sideration qu'il a de l'un ou de l'autre.

Il reste donc pour la closture de ce petit  
traicté de représenter quelle & combien est  
grande la delectation & le plaisir que l'hom-  
me Vertueux reçoit en la iouissance de ce  
grand & riche thresor d'Honneur & de fe-  
licité que la Vertu lui fait posséder tant en  
ceste vie que principalement en l'autre. Sça-  
chons dōc que c'est de plaisir & de delectatiō.

Nous disons que c'est vn contentement  
que donne vne action parfaicte accompa-  
gnée de cognoissance.

Les choses inanimées sont bien capables  
d'action, mais parce que c'est sans cognoissā-  
ce de ce qu'elles font, elles ne peuuent rece-  
voir aucune delectation.

Neantmoins toute action avec cognoissan-  
ce ne porte pas son plaisir ni sa delectation.

Il faut qu'elle soit parfaicte pour estre dele-  
ctable. La deffectueuse & l'imparfaicte appor-  
te plus de desplaisir que de plaisir.

Deux choses sont necessaires pour rendre  
vne action parfaicte, & par consequent pour



enfanter la Delectation.

Vne bõne cõstitution en la faculté qui agit, & en l'obiet aussi sur lequel elle se doit occuper.

Il n'y a point de plaisir à regarder si l'œil n'est bien disposé, & si l'obiet n'est beau : ny de contètement à ouir, si on a l'oreille dure, & si la musique ne vaut rien. Mais si la chose qu'õ regard est belle & la veüe bõne: & que la musiq aussi soit harmonieuse & l'ouie bonne, il y aura lors du plaisir à regarder, & à ouyr.

Ainsi pouuons nous dire des autres sens.

Neantmoins toute delectatiõ n'est pas vne, il y en a d'autât de sortes qu'il y peut auoir d'action parfaite avec cognoissance.

Or toute action iointe à la cognoissance, emane des sens, & se fait par iceux. De là viét qu'y ayant en l'homme des sens de deux sortes, sens du corps, sens de l'ame: Il se trouue aussi en lui de deux natures d'action, l'une du corps, l'autre de l'ame : & de deux sortes aussi de delectatiõ: vne corporele, l'autre de l'esprit

La Corporelle est externe, & procede de l'action parfaite des sens extérieurs qui sont cinq, chacun desquels a sa delectatiõ qui luy est propre & affectée, sçauoir la veue, l'ouye, l'odoremēt, le goust, & l'atouchement, si biē qu'il n'y a riē pl<sup>us</sup> admirable en la nature queles

sens naturels cōioincts & assubietis au corps.

Celle de l'esprit est interne, & procede de l'action parfaicte de ses facultés, si que tant plus l'action est parfaite, plus de plaisir elle donne. Tant plus aussi les sens & la faculté qui agit est excellente & l'obiet parfait, tant plus parfaite sera l'action, & par consequent tant plus grande sera la delectation & plaisir.

Dont sensuit que la delectation que produisent les actions de l'ame surpasse de beaucoup celle qui peut venir des actions du corps, parce que les facultés de l'ame sont plus puissantes & plus excellentes que celles du corps, à proportion que l'ame excelle par dessus le corps, & dautant aussi que l'obiet de l'ame est proprement la verité & la vertu qui surmonte aussi en excellēce tous les obiects des sens corporels. Ainsi la ioye, la paix, & le repos de l'ame, où consiste le vray plaisir conuiennent fort bien à la Vertu.

Il n'y a donc point de delectation qui soit propremēt digne de l'homme que celle qu'il prend des actions de son esprit: celle là seule luy estant propre: les bestes participent aussi bien que luy à toutes les autres.

Et combien que le corps ayt ses plaisirs à part de l'esprit, si ne peuuent ils estre vrais  
plai-

plaisirs en l'homme; plaisirs loüables, s'ils ne se contiennent dans les bornes de la mediocrité & de la Vertu.

Je veux qu'un homme ait vne vëüe de Lynx, qu'il l'arreste sur le plus bel objet du monde, il pourroit recevoir du plaisir de cette actiõ, mais si elle est vicieuse, s'il y a du trop, si la fin est mauuaise, ce plaisir ne sera pas loüable: & le defect & le vice qui y entrent l'esloignant de la Vertu, le gaste, le corrompt, & le recule d'autant d'une vraye perfection, nature du vray plaisir. Car il n'y a point de vraye perfection hors la Vertu.

Or entre les plaisirs corporels, aucuns sont naturels, les autres vicieux ou superflus.

Les naturels sont indifferens, & sont bien ou mal ordonnés selon qu'en est l'usage & la fin à laquelle on les rapporte. Car quand ils sont prins moderémēt & rapportés à leur droite fin (qu'est la santé & bonne disposition du corps) ils sont recommandables, tant s'en faut qu'ils soient à reiecter ou à mespriser.

Ceux donc qui se monstrent trop austeres en l'usage des plaisirs naturels, sont en cela trop extremes: Car quand Dieu a fait les creatures, ce n'a pas esté seulement pour nous servir: mais aussi pour nous delecter en icelles. Ce qui se peut prouuer par la varieté des cou-

K

leurs, des sons, des saveurs, & des odeurs qu'il a voulu particulièrement attribuer à chacune espee, ayant eu plus d'esgard en cela au plaisir & contentement de nos sens, qu'à la nourriture de nos corps.

Dequoy on peut inferer que lors que la superfluité (qui est vaine & vicieuse en toutes choses) est euitée, on ne doit desdaigner ou refuser l'honneste plaisir qui nous est proposé es creatures de Dieu. Car la Vertu ne gist qu'en moderation d'affections.

Ainsi sont condamnés tant les Stoïques qui voudroient rendre l'homme stupide, & sans sentiment, que les Epicuriens, les dissolus, & débauchés qui se laissent aller sans bride, & sans aucune discretion par tout où leur appetit sensuel les transporte.

Car ceux qui veulent oster à l'homme les affectios naturelles pource qu'elles nous preparēt & disposent à quelques vices, sont comme celuy qui maintiendrait qu'on ne doit point vser de vin, d'autant qu'aucuns s'enyurent en le beuvant; ou qu'on ne doit point courir la poste, parce qu'aucuns tombent en courant.

Et que seroit-ce de nous ! si nostre nature estoit entierement despouillée de ses naturelles affectios ? elle ne scauroit tourner de part



ni d'autre non plus que si elle estoit tombée en paralyfie.

Les affections sont les nerfs de l'esprit, qui luy seruent à le lascher & retirer, à le hausser & baisser, & à le mouuoir de toutes parts, tout de mesme que le corps est conduit & remué par ses tendons. Il les faut donc moderer & nō pas les destruire. Il faut en cela suyure l'exemple des escuyers, qui pour dompter & bien dresser leurs cheuaux ne leur ostent pas l'agilité, le cœur, & le courage qu'ils ont, mais regardent seulement que tout cela soit si bien accommodé, qu'ils tournent, qu'ils courent, saultent, voltigent & s'arrestēt non à leur fantaisie: mais selon l'aduis & volonté des cheualiers qui montent dessus. Aussi quand nous sentons nos affections trop fortes & esgarées, il les faut corriger & temperer par le iugemēt & les remonstrances de la Raison, & non pas tascher de les esteindre & amortir totalement.

Il ne faut donc pas reprouuer les plaisirs naturels comme ceux qui sōt vicieux ou superflus, ni aussi en condamner le desir, ou en refuser la iouyssance. quand en l'un & en l'autre on veut garder le moyen qui est recommands & loué en toutes choses.

Ne prenons donc pas tant d'aïse aux plai-

K ij



sirs que cela puisse preiudicier à la santé de nos esprits , ni si peu aussi que nos corps en deviennent malades ou debiles. En faisant ainsi celuy qui iouira moderement & avec raison d'un honnesté plaisir , sera beaucoup plus à estimer qu'un autre qui volontairement refuseroit vne telle grace , & qui se priveroit soy-mesme de l'usage du bien qui lui est offert. Car il fait cela ou par mespris ou par superstition, ou par arrogance, cuidant estre plus sage & plus saint de refuser les biens de Dieu, qu'il n'est de les lui presenter.

Quant aux plaisirs vicieux, ils sont vraiment à detester; veu que ceux qui prouiennent de la gourmandise & de l'ivrongnerie ne rendent pas seulement les hommes semblables aux bestes , mais de beaucoup inférieurs. Car on ne voit pas qu'elles mangent & boient avec un tel excès qu'elles n'aient toujours la reminiscence bonne pour se retirer en leur giste , au lieu que les hommes ne se peuvent enyurer sans perdre le iugement & l'usage de la raison , iusques à mesconnoistre leurs amis & seruiteurs, voire eux-mesmes & leurs maisons. D'ailleurs ils se rendent impropres & incapables aux actions de leurs charges , outre le tort qu'ils font à leur honneur , à la santé du corps , & au sa-

lut de leurs ames.

Les plaisirs de la volupté suiuent ceux de la pance , qui transforment les hommes en pourceaux , & leur ostent toute affection & cognoissance de la Veru. Ceux qui les recherchent y sont induits pour quelque apparence felicité que la volupté leur promet, mais ils se trouuent tout aussi tost engourdis d'esprit & de corps , si que de l'un ils ne peuuent rien plus deliberer qui soit honneste, & aussi peu l'executer de l'autre, tant qu'en fin elle leur fait perdre toute raison & sentiment.

Mais la volupté n'est pas plus gracieuse aus biens , qu'elle est à l'esprit & au corps : car il n'y a si grand patrimoine qu'elle ne deuore en peu de temps. Le plus grand thresor qui fut onques veu en ce monde estoit celuy des Romains: Car outre ce qu'ils auoient pillé l'or & l'argent de toutes les plus riches villes & royaumes de la terre, le reuenu encores des prouinces y estoit apporté par chacun an, pour tousiours l'entretenir, & empescher qu'il se diminuast. Et toutesfois les voluptés d'un Heliogabale, d'un Comode, d'un Caligula, d'un Neron, l'auoyent vuidé & gourmandé en deux ans.

Mais ce n'est pas seulement sans pain &

K ii

sans vin que Venus se morfond, c'est aussi sans or, & argent, & sans presens. Car outre la despence qu'il conuient faire pour entretenir les voluptés, combien faut il despendre pour se monstrier magnifiques tant en festins qu'en habits pour faire les braues? Est-il possible que les hommes s'ils n'estoient bien aueuglés & esgarés de tout bon sens acheptassent si cher non seulement vn repentir, mais aussi vne pauvreté, vne honte, & vne mocquerie; que dirayie plus? vne verolle, vn courroux du Ciel, & vn malheur eternal?

Il semble que toutes ces choses considerées avec grande raison peut on appeller tels personnage, Perdus. Car comment seroient ils saués gaspillans ainsi la Prudence, la Raison, & toute la Vertu de leur esprit, la santé de leurs corps, leur or, leur argent, leurs meubles, leur reuenu, & bien souuent la terre qui les produit?

● Ceux donc qui cherchent leur beatitude dans les plaisirs vicieux, & qui pensent l'auoir trouuée quand ils en peuuent iouyr, ne sont ils pas bien loing de leur conte? Voire le sont ils d'autant plus que leur esprit estant occupé par ceste fauce persuasion les empesche d'ouyr tout ce qu'on leur voudroit proposer pour la leur oster, & leur faire cognoi-

re en quoy consiste la vraye & certaine felicité. Car nous ne sçaurions estre plus malheureux que quand nous constituons nostre bon heur és choses ou gist nostre misere, & qu'estans miserables nous ne le pouuons penser, ny croire à ceux qui nous le disent.

Pour neant donq souhaite l'on salut & prosperité, si ce n'est à ceux qui en sont capables & qui le desirent. Ce que ne font pas les vicieux, veu que le chemin qu'ils prennent, & qui leur semble beau, plaisant, large, & spacieux les meine à perdition.

Parquoy celuy ne peut estre nommé heureux qui n'a point ce qu'il aime : ni celuy aussi qui a ce qu'il aime, si ce qu'il a lui est nuisible : Ni celuy semblablement qui auroit ce qui est souverainement bon & profitable, s'il n'aime ce qu'il a; d'autant que ceux qui appetent ce qu'ils ne peuuent auoir sont tourmentés. Ceux qui ont ce qu'il ne faut point appeter, sont deceus & abusés : & ceux qui n'appetēt & ne desirent point ce qu'il conuiendrait auoir pour estre heureux, sont malades & degoutés. Ce qui ne se peut aucunement faire, sans que celuy à qui cela aduient ne soit & demeure de tous les costés miserable.

Disons donq ; Toute delectation & plaisir vient d'une action parfaite. Or les actions



de l'esprit estant beaucoup plus capables de monter à vne haute perfection que celles du corps qui rampent tousiours par terre; il faut que l'homme cherche son plaisir & contentement en icelles. Mais elles ne peuuent estre vraiment parfaites, ni par consequent delectables qu'elles ne soient conformes à la droicte raison.

Sensuit doncq de necessité que le plus haut & le plus doux plaisir se trouue en la VERTU, d'autant qu'elle nous fait auoir & aymer ce qui est parfaitement B O N.

Or il n'y a rien de bon tel que D I E U. C'est la fonteinè, l'origine, & la source de tous les biens que nous sçaurions desirer ou esperer pour contenter nostre desir.

Parquoy il faut que pour estre contents & bien-heureux nous nous estendions iusques à luy. C'est l'vnique & parfait obiet que nostre ame se doit proposer. C'est la fin des fins, & le dernier but auquel la Vertu nous conduit. C'est le delice des delices avec delectation sans assouuissement ni fin.

*C'est le jardin des solides plaisirs.*

• *C'est vn Soleil qui tousiours nous esclaire,*

*C'est vne eauë vine arrosant nos desirs:*

*C'est beaucoup plus que nous ne sçaurions croire.*

*A quoy donc tient il que nous ne soyons épris*



espris de l'amour de VERTU, puis que par elle nous sommes conduits à la possession d'un si grand Thresor? Elle ne se cache point, ains montre tousiours sa reluisante face, pour nous raiur du plaisir parfait qui se peut recevoir de la lumiere qui en resplendit. Il ne faut que franchir ce peu de difficultés qui se rencontrent à l'entrée de son temple: On ne peut auoir ce qui est beau & excellēt sans peine: car à toutes choses grandes nature y a mis de la difficulté, pour augmenter la gloire de celui qui y paruiet.

Puis donq qu'il n'y a riē de plus beau & de plus excellēt que la Vertu, emploions toutes nos forces à la suiure, & n'espargnōs riē pour auoir vne guide si asscurée & precieuse, puis que sous sa conduite nous montons au ciel. Toutesfois nous voions quelle demeure là, sās que bien peu de persōnes s'en approchèt, ou se vueillent arrester à la contempler pour s'en rendre amoureux. La plus part des hommes aiment beaucoup mieux suiure la voye large & spacieuse du Vice, & preferer ses delices aux espines de la Vertu. Enquoy nous montrons, ou que nous ne sçauons pas bien choisir les choses belles, ou que nous ne les cerchons pas pour les aimer comme il faut.

Sçache neantmoins l'homme que la seule

L

154 *Le Cabinet du vray Tresor.*

Vertu le peut esleuer en Honneur & en gloire, & le cōbler d'un vray Bien & solide Plaisir, le conduisant au ciel pour le conioindre à Dieu. Car en cela git tout son bon-heur, & à cela aussi se rapporte tout ce qu'est contenu en ce C A B I N E T D U V R A Y T R E S O R.

*Vous donq qui desirés Richesse, Honneur Plaisir  
Pour viure Bien-heureux sur la machine rōde  
Faites que vostre cœur ailleurs point ne se fonde  
Qu'en ses diuins Thresors qui ne peuvent perir.*

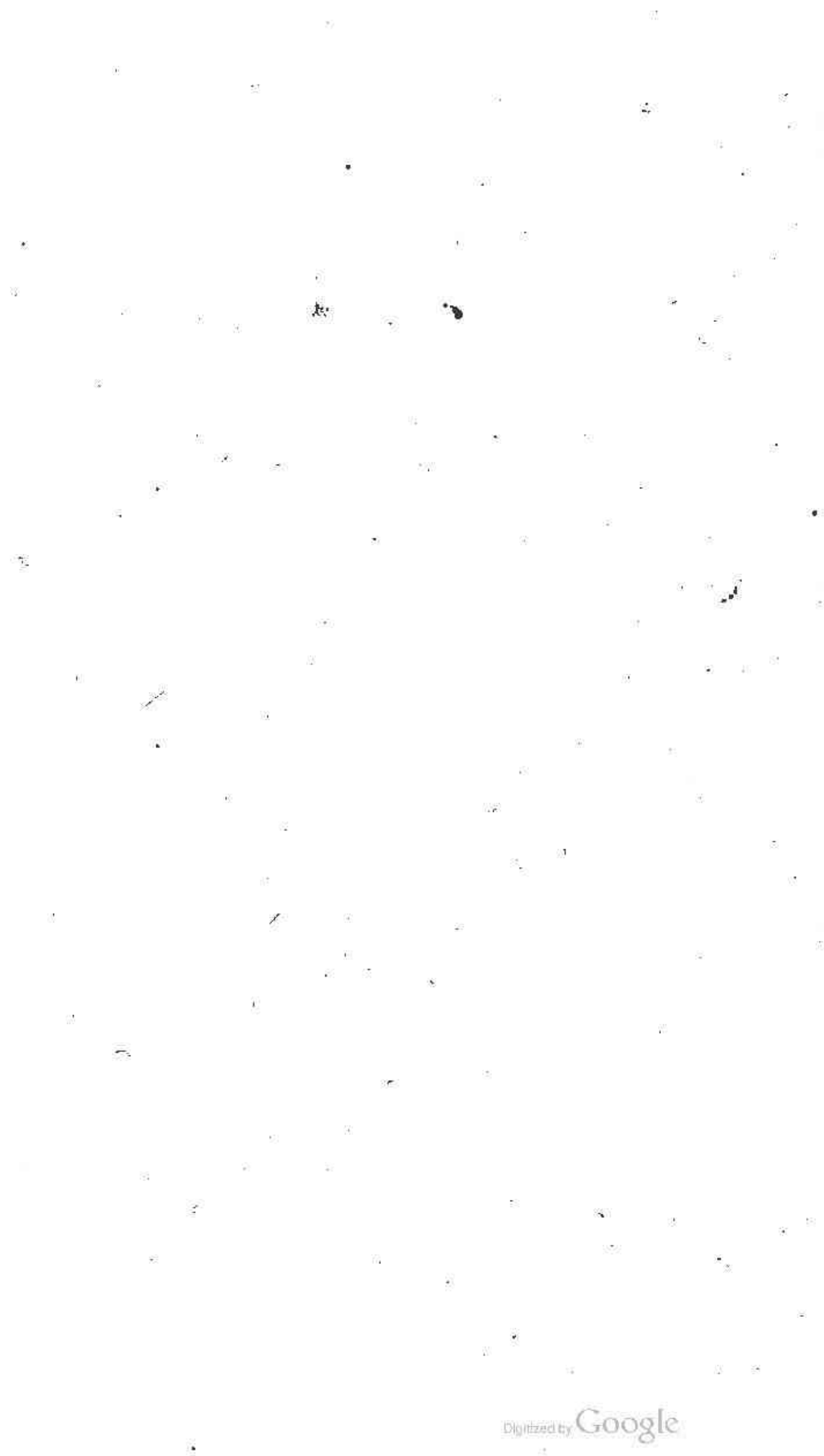
*Ces biens ne sont pas Biens lesquels on peut raurir.  
L'Hōneur qu'on va cherchant sur la terre & sur  
l'onde,  
Ni les Plaisirs qu'on prend dans les plaisirs du  
monde  
Ne sont point permanens. C'est un trompeux  
desir..*

*Suyuez donc la Vertu, vous trouuerez en elle  
Richesse, Honneur, Plaisir de durée eternelle:  
Ses Tresors sont certains, son loyer est Diuin,*

*Ne cerchés autre Bien pour le bien de vostre ame,  
Ses Hōneurs & Plaisirs sont exepts de tout blame,  
Si bien qu'en la suyuant on fait heureuse F I N.*





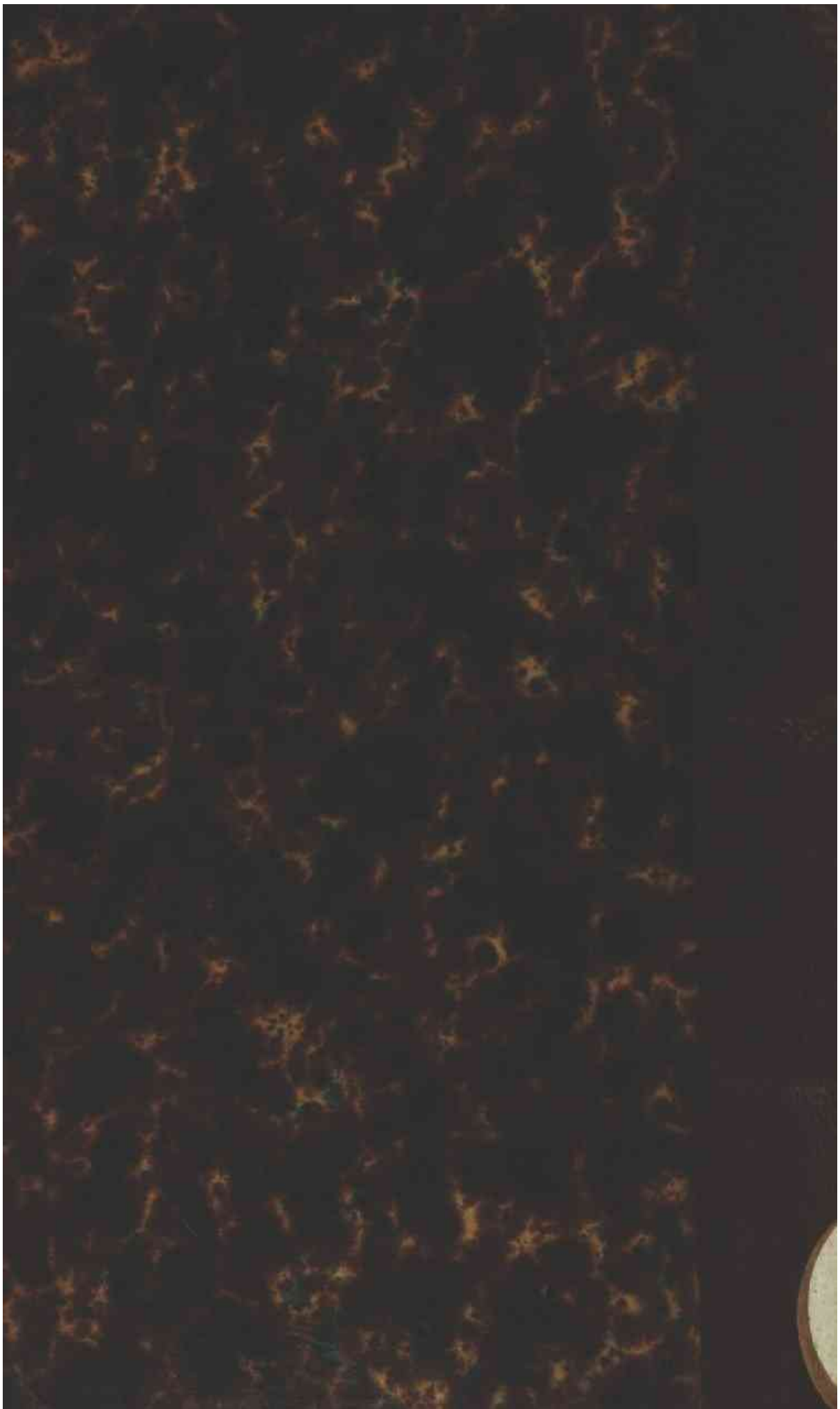








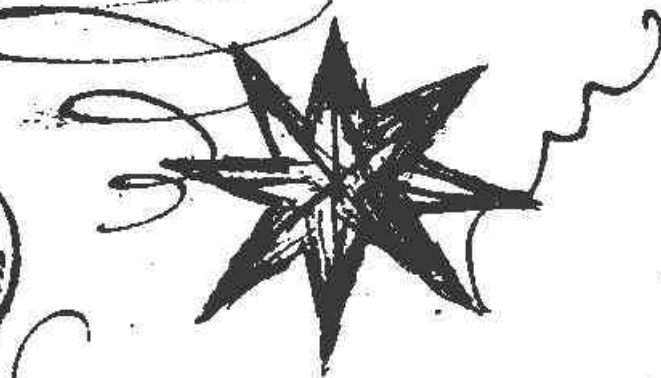




11197

- Ce livre ma été donné  
130 en blanc par Monsieur  
- de Gannor.

70



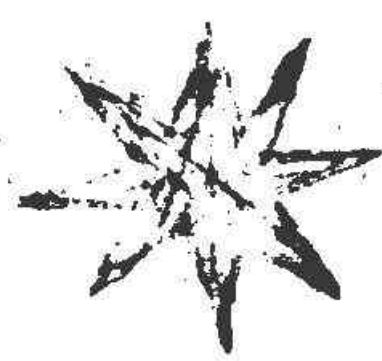
En esta ciudad

Edmundo

Handwritten text in a cursive script, likely from a 16th-century manuscript.

Handwritten text in a cursive script, likely from a 16th-century manuscript.

Handwritten text in a cursive script, likely from a 16th-century manuscript.



Handwritten text in a cursive script, likely from a 16th-century manuscript.